

SUGGESTION HYPNOTIQUE

ET

RESPONSABILITÉ

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Vendredi 12 Juin 1908, à 2 h. 1/2

PAR

M. Emanuel PHILIPON

Ancien externe des hôpitaux

Président : M. LE POITTEVIN, professeur
Suffragants { *MM. GARÇON, professeur*
HITIER agrégé

PARIS

IMPRIMERIE BONVALOT-JOUE

15, Rue Racine, 15

1908

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551430_0007

FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

SUGGESTION HYPNOTIQUE

ET

RESPONSABILITÉ

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Vendredi 12 Juin 1908, à 2 h. 1/2

PAR

M. Emanuel PHILIPON

Ancien externe des hôpitaux

Président : M. LE POITTEVIN, professeur

Suffragants { MM. GARÇON, professeur
HITIER agrégé



PARIS

IMPRIMERIE BONVALOT-JOUE

15, Rue Racine, 15

—
1908

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Suggestion Hypnotique

ET

RESPONSABILITÉ

INTRODUCTION

Parmi toutes les causes qui peuvent intervenir dans la perpétration des crimes et délits, il y en a une bien particulière à laquelle on ne pensait guère il y a une vingtaine d'années, et qui, néanmoins, depuis quelque temps commence à prendre une place prépondérante dans les préoccupations de certains criminalistes. Nous voulons parler de la suggestion. Cette dernière a eu une singulière fortune ; à peu près complètement ignorée autrefois, violemment attaquée à ses débuts, elle triomphe maintenant et aujourd'hui on la rencontre partout, on la voit dans toutes les manifestations de notre activité,

dans toutes nos actions et même jusque dans nos crimes.

Que devons-nous en penser ? Faut-il lui reconnaître un champ aussi étendu ? Est-il juste, en particulier, de dire avec certains auteurs que la suggestion exerce son action dans tous les crimes ? L'affirmative semble bien audacieuse ; et, pourtant, elle a été soutenue et par des savants éminents, notamment par M. Bernheim, le spécialiste bien connu. Celui-ci, ainsi que nous le verrons dans le cours de cette brève étude, donne de la suggestion la définition suivante ; c'est, dit-il, toute idée, quelle que soit son origine, qui s'impose au cerveau avec une force irrésistible. On comprend sans peine la gravité de cette affirmation. S'il en était ainsi, nous devrions conclure à l'irresponsabilité de tous les criminels. En effet, aucun n'a eu son libre-arbitre, aucun n'a pu agir autrement qu'il ne l'a fait. L'irresponsabilité morale est manifeste. C'est bien aussi ce que décide M. Bernheim (1). Mais alors, la société restera donc sans défense ? Devant l'armée du crime, toujours plus nombreuse, toujours plus envahissante, sa seule initiative consistera donc à se croiser les bras ? Nullement, répond le professeur de Nancy : Irresponsabilité morale ne veut pas dire irresponsa-

1. Bernheim. *Hypnotisme et suggestions dans leurs rapports avec la médecine légale*, p. 91 et suiv.

bilité légale. La société a parfaitement le droit de se défendre. « Que faire alors ? dit en effet, M. Bernheim. Si vous ne pouvez coter la responsabilité morale, ne faut-il pas condamner ? Faut-il laisser sans châtiment les délits et les crimes ? laisser en liberté les malfaiteurs ou simplement les enfermer comme aliénés ? Ni l'un ni l'autre. La société a un droit et un devoir de protection sociale. Elle enferme ou supprime les êtres malfaisants ou dangereux. Elle fait ainsi de la suggestion prophylactique en terrorisant par la crainte du châtiment ceux qui seraient tentés de les imiter. Tout tort fait à la société ou à l'un de ses membres doit être réparé ou compensé. Il y a responsabilité légale là où la responsabilité morale est douteuse. »

Pouvons-nous admettre ces conclusions ? Nous ne le pensons pas. Nous croyons qu'il est impossible, si nous voulons asseoir notre système répressif sur des bases justes et solides, de faire abstraction complète de la responsabilité morale et de jeter par-dessus bord, comme une chose vieillotte et embarrassante, la notion de libre arbitre. Donner à la peine, comme le fait M. Bernheim (après tant d'autres) une base strictement utilitaire, c'est, à notre sens, purement et simplement construire sur du sable. Certes, nous ne méconnaissions pas l'efficacité du châtiment : mais cette efficacité ne peut exister si la peine reçoit son application ; et, du jour où

on l'applique, elle frappe un innocent, c'est-à-dire une personne qui ne pouvait agir autrement qu'elle ne l'a fait, par conséquent moralement irresponsable. Or, que penser de cette peine qui atteint avec toutes les souffrances, toute la flétrissure qu'elle comporte un individu qui n'a pas démérité ? N'y a-t-il pas là un véritable crime légal, social si l'on veut, aussi indigne au fond que le crime individuel ? N'y a-t-il pas là une notion qui révolte nos idées de justice ? Non, on a beau dire et beau faire, l'idée de châtimement est inséparable de l'idée de responsabilité.

Nous savons bien que la liberté humaine ne peut être démontrée ; qu'une analyse même superficielle nous conduit presque infailliblement au déterminisme et même au fatalisme qui en est le prolongement obligatoire ; qu'en vertu du principe de causalité, nous ne pouvons pas comprendre qu'un acte quelconque ne soit pas déterminé.

Et pourtant... D'un côté nous nions le libre arbitre et par suite la responsabilité et de l'autre nous sentons que la peine ne peut exister sans ces bases nécessaires et que les nouveaux fondements qui lui ont été trouvés par l'ingéniosité des philosophes ne sont guère que des pis-aller, inventés pour donner une apparence de raison au système répressif qui nous régit et dont plus que jamais nous nous apercevons de l'utilité.

Que faire alors ? Que décider ? Le problème n'est pas commode à résoudre. De là, à notre sens, ce malaise, qui, depuis quelques années, plane sur notre philosophie pénale. De là aussi, ce mouvement lent et continu vers un adoucissement de notre législation criminelle ; de là, enfin, cette hésitation singulière qui va en s'accroissant dans l'application systématique de la peine. Il semble véritablement que l'on ait quelques remords à frapper un individu pour un acte auquel, en somme, sa volonté est restée complètement étrangère. Notre conscience semble nous en faire un reproche.

Du reste, nier le libre arbitre, comme nous le disions tout à l'heure, c'est se jeter dans les bras du fatalisme. Car, enfin, si le crime est déterminé, la peine doit aussi l'être ; il n'y a pas de raison pour que l'un soit libre et pour que l'autre ne le soit pas. Nous ne sommes donc pas plus libres de modifier notre système répressif que le malfaiteur n'est libre lui-même de ne pas accomplir son crime. Chose curieuse, cette conséquence logique de la doctrine déterministe n'a été, à notre connaissance, discutée par personne. Le crime est déterminé, c'est entendu. Mais la peine ? Oh ! la peine, elle est à notre discrétion. Nous sommes libres de la modifier, de la supprimer, de la renouveler. Nous sommes libres de rechercher les meilleurs moyens d'amender les pauvres êtres qui ont marché vers le crime aussi incons-

ciemment, aussi irrésistiblement, aussi honnêtement, pourrait-on dire, que d'autres ont marché vers la vertu. Non, une telle conception n'est pas soutenable ; aussi personne ne l'expose-t-il ; et pourtant ne la présupposent-ils pas les criminalistes qui, dans le silence du cabinet, recherchent avec tant de persévérance et d'ingéniosité une peine nouvelle véritablement adéquate du crime. A quoi bon, alors, toutes ces discussions, tous ces systèmes, toutes ces innovations que chacun propose pour mettre le droit criminel en harmonie avec la science ? Il est vrai qu'on pourrait nous répondre que l'existence même de ces discussions, systèmes et innovations, est elle-même déterminée et qu'il n'est pas en notre pouvoir de ne pas leur donner le jour. On peut aller loin avec de semblables raisonnements. Tous les actes humains se passeraient donc en dehors de la volonté humaine et la seule différence qui nous séparerait des pures machines, ce serait uniquement la conscience que nous avons des phénomènes. C'est en somme revenir à la vieille conception de Leibnitz : que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ; car rien de ce qui est ne pourrait ne pas être.

Laissons donc cette nouvelle doctrine et revenons aux vieilles idées kantienues sur la notion du bien et du mal, et la responsabilité. Elles seules nous fournissent un terrain solide ; elles seules donnent

quelque signification à nos idées de justice, quelque raison d'être à notre moralité, quelque impulsion à notre activité. Si l'on nous dit, si l'on nous répète constamment que nous sommes déterminés, nous ne ferons plus aucune résistance aux idées mauvaises qui peuvent germer en nous. Qu'importe, en effet, puisque rien de ce qui arrive ne peut pas ne pas arriver !

Nous repoussons donc ces idées dont M. Bernheim s'est fait l'écho, idées néfastes qui consistent à ne voir dans chaque criminel qu'une victime de la Destinée. Et, en principe, nous considérons ce dernier comme responsable (moralement et légalement) de son crime et punissable purement et simplement parce qu'il a démérité.

Mais, cette règle, comme toutes les règles du monde, comporte des exceptions et de nombreuses exceptions ; et le travail que nous entreprenons n'est pas fait pour en restreindre le nombre. Il n'y a pas que les fous ou les faibles d'esprit qui sont irresponsables ou demi-responsables. Il y en a d'autres encore et le rôle de la science est précisément de les indiquer, de les prendre dans le troupeau commun des criminels pour les mettre dans ce groupe de jour en jour plus nombreux des êtres malfaisants et irresponsables.

Si tous les crimes, quoi qu'en dise M. Bernheim, ne sont pas commis par suggestion, il n'en est pas moins

vrai qu'il y en a un certain nombre où son action est indéniable. Nous tâcherons dans le cours de cette étude de donner de la suggestion une définition aussi précise que possible ; mais, nous pouvons dire dès maintenant qu'elle peut exister à l'état de veille aussi bien que dans cet état particulier qu'on appelle sommeil hypnotique. Et même, c'est la suggestion à l'état de veille qui, jusqu'à présent, a attiré presque exclusivement l'attention des praticiens. La suggestion hypnotique qui a tant fait parler d'elle ne semble pas à l'heure actuelle présenter un intérêt pratique bien considérable. En effet, elle n'a, à son actif, à peu près rien du tout à citer, tandis que l'autre, la suggestion à l'état de veille, peut se prévaloir des cas célèbres de Gabrielle Fenayrou, de Gabrielle Bonpard, de Jane Weiss, etc., pour ne signaler que les plus notoires.

Et cependant, la suggestion hypnotique présente un intérêt incontestable, elle soulève des problèmes délicats de responsabilité, des questions épineuses de droit criminel ; c'est assez, à notre sens, pour justifier l'opportunité de cette étude.

*
* *

Dans les détails que nous allons donner sur l'hypnotisme, nous ne perdrons pas un seul instant de vue le but que nous nous sommes proposé d'atteindre. Nous avons à rechercher les rapports qui exis-

tent entre l'hypnotisme et la responsabilité. Notre sujet nous indique les limites de notre travail et la manière de le conduire. En étudiant l'hypnotisme, nous en décrirons tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à notre sujet ; nous en éliminerons au contraire ce qui n'a, pour lui, aucun intérêt direct. Nos développements auront donc pour objet de donner de la science hypnotique une idée aussi nette, aussi exacte que possible.

Avant d'étudier la responsabilité, la culpabilité des personnes qui ont agi sous l'influence de l'hypnose, il est de toute nécessité de rechercher si de tels actes sont toujours possibles, le degré de liberté qu'ils supposent chez leur auteur, la résistance qu'on peut leur opposer, etc. En raison des contradictions qui règnent dans la matière, ce travail n'est certes pas facile. Avant tout, nous chercherons à être clair, à donner une vue d'ensemble du sujet, faudrait-il même pour cela sacrifier parfois des détails importants ou donner quelque entorse légère à la vérité.

On est obligé d'agir généralement ainsi quand on veut en quelques lignes donner un aperçu d'une science aussi vaste.

C'est en particulier, ainsi que le remarque M. Esmein, ce que fait le géographe, quand il nous représente sur le papier une contrée très étendue ; il n'est pas un détail peut-être qui ne soit inexact et

cependant l'ensemble nous donne une idée très précise de la configuration du pays.

Ce travail sera donc divisé en deux parties : dans une première plus particulièrement médicale, nous réunirons les éléments du problème; dans la seconde plus spécialement juridique, nous en chercherons la solution.

CHAPITRE PREMIER

Nombre des personnes hypnotisables et suggestibles. — Peut-on hypnotiser quelqu'un contre sa volonté? — Opinion négative de M. Bernheim. — Réfutation. Cas de M. Boirac. — Moyens d'obtenir le sommeil. — Y a-t-il plusieurs sortes de sommeils artificiels? — L'hypnose comporte-t-elle plusieurs degrés? Que faut-il penser des trois états types décrits par l'école de la Salpêtrière?

*
* *

Les auteurs ne sont pas tous d'accord sur le nombre des personnes hypnotisables. C'est ainsi qu'autrefois l'école de la Salpêtrière, avec Charcot et ses élèves, ne considérait comme susceptibles d'être plongés dans le sommeil magnétique que les hystériques déclarés ou en puissance de le devenir un jour. L'hypnotisme était même pour eux un excellent procédé pour déceler une hystérie cachée. Cette conception, qu'a toujours énergiquement combattue l'école de Nancy, n'est plus aujourd'hui admise par personne.

Les individus sains, aussi bien que les hystériques, peuvent être hypnotisés. La question qui divise les auteurs est le nombre des hypnotisables par rapport à ceux qui ne le sont pas. Inutile de mentionner les diverses statistiques qui ont été proposées. Nous ne chercherons pas non plus à expliquer les causes de leurs divergences. La plupart distinguent un assez grand nombre de degrés dans le sommeil hypnotique, depuis la plus légère somnolence jusqu'à la torpeur la plus profonde, et donnent un pourcentage pour chaque catégorie : peu nous importe. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir le nombre des personnes qui peuvent être plongées dans un sommeil assez profond pour devenir suggestibles. Quant aux autres, elles peuvent présenter quelque intérêt pour la science pure ; mais elles ne sauraient trouver place dans un travail de ce genre.

En ce qui concerne les hypnotisés suggestibles, les somnambules proprement dits, leur proportion, croyons-nous, est très considérable. M. Beaunis ne pensait pas qu'il y eut plus de 15 à 18 sujets susceptibles d'hypnose ; mais cette statistique (1) est très inférieure à la vérité. Si, par somnambule, on entend, ainsi que nous l'avons fait, toutes les personnes aptes à subir l'influence d'une suggestion, la propor-

1. Liégeois. *De la suggestion et du somnambulisme*, p. 95 et suiv.

tion donnée par le savant professeur de Nancy pourrait presque être renversée.

Nous estimons, nous, à 60 o/o, au moins, les individus susceptibles d'être suggestionnés pendant l'hypnotisme. Et cette proportion est peut-être plus considérable encore chez les enfants.

On peut presque poser en principe que toute personne normale est hypnotisable et qu'au contraire, ce sont surtout les malades (les hystériques à part bien entendu) qui ne le sont pas.

Il est très difficile en effet, presque impossible même d'hypnotiser un neurasthénique, un épileptique, un aliéné. Aussi est-ce là un excellent argument pour ceux qui prétendent, avec raison selon nous, que l'hypnotisme et la suggestion ne sont que des propriétés physiologiques du cerveau ; et qu'il ne faut pas voir dans ces manifestations, ainsi qu'on avait jadis une tendance à l'admettre, une trace de dégénérescence.

Beaucoup de personnes sont donc hypnotisables ; mais beaucoup le sont-elles sans leur volonté ? En un mot, peut-on hypnotiser quelqu'un malgré lui, à son insu ? Cette question, au point de vue médico-légal, est de toute première importance. Et sur ce point encore les avis sont assez différents.

Certains auteurs, M. Bernheim (1) notamment,

1. Bernheim. *De la suggestion dans l'état hypnotique*, p. 13.

prétendent qu'on ne peut endormir quelqu'un sans son consentement. « Nul, dit l'éminent professeur, ne peut être hypnotisé contre son gré, s'il résiste à l'injonction. Je suis heureux, continue-t-il en s'adressant à M. Paul Janet, de me joindre à vous pour rassurer le public contre toute crainte chimérique que pourrait faire naître une fausse interprétation des faits. »

Cette manière de voir a été vivement critiquée, et nous croyons, en effet, qu'elle ne résiste pas à un examen un peu approfondi. M. Ochorovicz (1) s'en est spirituellement moqué, en demandant à M. Bernheim si les grenouilles, les écrevisses, les cobayes que l'on endort étaient bien capables de donner leur libre consentement au sommeil provoqué auquel ils étaient soumis. Dans la littérature de l'hypnotisme, les exemples de personnes endormies malgré elles abondent véritablement. Le professeur Ochorovicz, dans son livre de la suggestion mentale, en a cité un certain nombre.

De même il n'est pas nécessaire que le sujet soit prévenu de l'acte auquel on va procéder sur lui pour qu'il s'endorme. Là encore les exemples ne manquent pas. Nous allons en citer un en l'abrégeant un peu. Il est dû à M. Boirac (2), recteur de l'Acadé-

1. *Suggestion mentale*, p. 357.

2. Flammarion. *L'inconnu des problèmes psychiques*, p. 310.

mie de Grenoble. C'est un cas extrêmement curieux, et qui soulève des problèmes beaucoup plus complexes encore que ceux que nous envisageons actuellement. Mais, pour ne pas nous écarter de notre sujet, nous ne l'envisagerons qu'au point de vue qui nous intéresse. M. Boirac, étant en villégiature à Amélie-les-Bains, avait eu l'occasion d'hypnotiser une fois ou deux un jeune montagnard nommé Dockman. Le sujet ne semblait guère intéressant et M. Boirac allait l'abandonner, quand le hasard lui permit de tenter la curieuse expérience suivante :

« Le lendemain, dit M. Boirac, selon mon habitude, je me rendis au casino vers une heure de l'après-midi pour y prendre mon café. Je m'asseyois sur la terrasse, et tout en dégustant le café qu'on vient de me servir, je laisse errer mes regards autour de moi. Dockman est assis dans le jardin avec un ami qui parcourt un journal : il me tourne presque le dos et s'occupe de rouler une cigarette. Comment l'idée me vint-elle d'essayer l'expérience dont on va lire le récit ? Je ne sais ; mais enfin cette idée me vint, et de toutes les forces de ma volonté, je la mis immédiatement à exécution. Concentré, isolé dans cette pensée, regardant fixement dans la direction de Dockman, je lui ordonnai de cesser tout mouvement et de s'endormir. A aucun moment il ne parut s'apercevoir de mon regard ; mais, assez rapidement, je vis ses gestes se ralentir, ses yeux devenir fixes. La ciga-

rette resta inachevée entre ses mains, il abaissa tout à coup ses paupières et resta immobile, pareil à une statue. Son ami lève la tête, l'aperçoit en cet état, l'interpelle et n'obtient pas de réponse. Une chanteuse assise à la table voisine s'effraie, jette déjà de hauts cris. Je me hâte de descendre et en quelques secondes, lui soufflant vivement sur les yeux, je réveille mon sujet improvisé qui ne semble même pas savoir ce qui vient de lui arriver.

« J'avais tenté cette expérience à tout hasard, ne comptant nullement sur un succès et j'étais moi-même stupéfait du résultat. Le lendemain l'occasion s'offre à moi de la renouveler. J'arrive au casino vers une heure et demie. Cette fois Dockman était assis à la terrasse, seul devant une table où il écrivait une lettre, courbé en deux, le nez presque sur son buvard. Ma table était à 5 ou 6 mètres de la sienne : entre lui et moi se trouvait un quadrille de joueurs de cartes. Je me concentrai de nouveau dans une tension nerveuse qui me faisait en quelque sorte vibrer de la tête au pied ; et j'ordonnai de toutes mes forces à Dockman, tout en le couvant des yeux, de cesser d'écrire et de s'endormir. L'action fut moins rapide que la veille : on eût dit que le sujet luttait contre ma volonté. Après une ou deux minutes, il donna des signes visibles de crispation, la plume restait en suspens comme s'il cherchait en vain les mots. Il faisait avec la main le geste de quelqu'un qui écarte

une influence obsédante. Puis il déchira la lettre commencée et se mit à en écrire une autre ; mais bientôt sa plume resta clouée sur le papier et il s'endormit dans cette position. Je m'approchai de lui avec plusieurs des assistants qui avaient interrompu leur jeu : tout son corps était contracturé, dur comme un morceau de bois , on essaya inutilement de fléchir un de ses bras ; il ne perdit sa raideur que sous l'action de mes passes. Quand il eut repris l'usage de ses sens, Dockman me pria de ne plus recommencer ces expériences ; il se plaignait d'avoir été très fatigué par celle de la veille. Il m'assura d'ailleurs s'être endormi les deux fois sans avoir eu le moindre soupçon que ce brusque sommeil lui fût envoyé par moi ni personne. »

Cette observation, véritable modèle de clarté et de précision, démontre jusqu'à l'évidence combien la conception de M. Bernheim est erronée. D'ailleurs l'éminent professeur, dans la nouvelle édition de son livre, semble être revenu, au moins inconsciemment, sur sa première opinion. En effet, parmi les conseils qu'il donne au médecin, dans le but de sauvegarder leur conscience et leur honneur professionnels, nous trouvons la phrase suivante : Ne jamais endormir aucun sujet sans son consentement formel. Ne reconnaît-il pas implicitement par là qu'on peut endormir quelqu'un contre son gré ?

La question ne fait donc plus de doute. Il est parfait

tement possible d'hypnotiser certaines personnes à leur insu ou contre leur volonté. Mais cela ne veut pas dire que les personnes de cette catégorie soient très nombreuses ; bien au contraire, nous les croyons très rares. Pour qu'une telle chose soit possible, il faut en effet une réceptivité toute particulière, une sensibilité très spéciale. Ces personnes (et cela est très heureux) ne constituent donc qu'une très petite exception. Pour la plupart des gens, le consentement est nécessaire et ce n'est qu'à cette condition que l'on peut obtenir le sommeil magnétique.

Quant aux moyens pour obtenir l'hypnotisation, ils sont très divers et généralement très simples. Tout le monde connaît le procédé qui consiste à prendre les poignets du sujet et à le regarder fixement dans les yeux. Il en est de même des passes employées par les magnétiseurs ; mais ces moyens ne sont pas les seuls. C'est ainsi que l'abbé Faria endormait ses sujets (ses époptes) par simple suggestion. Il les faisait asseoir, leur commandait de fermer les yeux, et d'une voix forte il leur disait : dormez : c'est également le procédé dont se sert actuellement M. Bernheim. Pour M. de Rochas (1), il n'est pas même nécessaire de prononcer les mots fatidiques : dormez ! « Chez les gens susceptibles de

1. De Rochas. *Etats superficiels de l'hypnose*, p. 34 en note.

s'endormir ainsi, dit-il, on arrive au même résultat en prononçant impérativement un mot quelconque : stop, zut, par exemple. L'important est de surprendre le sujet et de provoquer chez lui un ralentissement de la circulation cérébrale, après avoir produit l'idée de sommeil. »

Tous ces procédés exigent au moins deux personnes, un hypnotiseur et un hypnotisé. Mais quelques simples qu'ils soient, il y en a d'autres encore moins compliqués et qui n'exigent même pas la présence d'une seconde personne. Tel est, par exemple, la méthode de Braid (1), le célèbre chirurgien de Manchester. Ici, la personne de l'expérimentateur n'intervient pas, pour ainsi dire. On n'endort pas le sujet; c'est le sujet lui-même qui s'endort. Il lui suffit en effet de regarder un objet quelconque placé dans une position telle au-dessus du front, que les plus grands efforts soient nécessaires du côté des yeux et des paupières, pour arriver à fixer ce point: de plus le patient doit avoir l'esprit uniquement attaché à l'idée de ce seul objet. Enfin certains sujets sont tellement sensibles qu'ils s'endorment d'eux-mêmes à la moindre excitation. Un brusque jet de lumière, un bruit inattendu, la contemplation d'un objet brillant comme un bec de gaz par exemple, les plongent instantanément dans le

1. *Neurypnologie*. Traduction Simon, p. 32 et 33.

sommeil magnétique. C'est ainsi qu'autrefois à la Salpêtrière, on endormait immédiatement toute une salle d'hystériques en frappant tout à coup sur un gong. Les malades, surpris de la sorte, tombaient sur-le-champ en catalepsie et conservaient, dans leur sommeil, la position et l'attitude qu'elles présentaient au moment où elles avaient été surprises. On obtenait ainsi des effets variés qui ne manquaient pas d'intérêt.

Tous les sujets ne sont pas également sensibles à ces divers procédés. Chez beaucoup, en particulier, on ne peut pas obtenir le sommeil par simple suggestion. D'ailleurs, il y a là, comme partout, une question d'accoutumance. La première hypnotisation est souvent pénible à obtenir ; les suivantes ont lieu avec une facilité de plus en plus grande. A la fin, la plus petite excitation est suffisante pour provoquer le sommeil. Aussi doit-on apporter une grande réserve dans ces pratiques, et ne pas abuser des hypnotisations.

Du reste, le sommeil obtenu par ces divers moyens est-il toujours le même ? beaucoup d'auteurs (1) ne l'admettent pas ; et nous croyons qu'ils n'ont pas absolument tort. On peut tout au moins distinguer le sommeil magnétique provoqué par les passes ou

1. Ochorovictz. *De la suggestion mentale*, p. 4, 24, 29, 89, 112, 217, 302, 304, 334 et suivantes 344, 365, 377, 382, 429, 464.

la fixation des yeux, du sommeil hypnotique proprement dit obtenu par la contemplation d'un objet brillant. On a remarqué en effet que dans le premier cas, il se produisait entre l'hypnotiseur et l'hypnotisé un rapport qui n'existait pas dans le second. Cela est particulièrement net au point de vue de la suggestion hypnotique. N'importe qui peut donner une suggestion à une personne endormie par la méthode de Braid et, sauf les tempéraments que nous indiquerons plus loin, cette suggestion se réalisera. Au contraire, il n'en est pas absolument de même chez un sujet hypnotisé par les passes ou la fixation du regard. En principe il n'obéit qu'à son magnétiseur ; il ne peut être suggestionné par une personne autre, que si cette dernière a été mise en rapport avec lui ; c'est-à-dire si l'hypnotiseur a donné l'ordre au patient de recevoir les suggestions qui lui seront faites par une personne quelconque. Cette règle comporte des exceptions ; mais elle a été vérifiée par un trop grand nombre d'auteurs (1) pour qu'elle ne repose pas sur quelque fondement certain. Cette distinction n'a pas d'ailleurs une bien grande importance au point de vue médico-légal. Aussi à l'avenir, nous ne nous occuperons plus des diverses espèces de sommeil artificiel ; nous les engloberons toutes

1. Gilles de la Tourette. *Hypnotisme et Etats analogues, passim.*

sous le nom générique d'hypnotisme ou de magnétisme.

Comme nous l'avons déjà indiqué en passant, et cela se comprend sans peine, l'hypnotisme comporte des degrés assez nombreux. Il peut être plus ou moins intense, consister seulement en une légère torpeur, une vague somnolence, comme aussi dans une prostration complète, un engourdissement absolu. Et, entre ces degrés extrêmes, il y a place pour une foule d'états intermédiaires : aussi chaque auteur a-t-il sa petite classification.

Un de ceux qui, à notre sens, ont le mieux étudié la question, M. de Rochas (1), dont nous avons eu déjà l'occasion de citer le nom, distingue deux grandes catégories d'états : les états superficiels et les états profonds ; et, pour ne parler que des seuls états superficiels, il les divise en état de crédulité ; premier état léthargique ; état cataleptique ; deuxième état léthargique ; enfin état somnambulique et troisième état léthargique. Cette classification, d'ailleurs, empressons-nous de le dire, ne se rencontre que chez M. de Rochas.

Bornons là cette énumération qui, pour nous, ne présente pas le moindre intérêt, et disons seulement quelques mots, en raison de leur célébrité même,

1. De Rochas. *Etats superficiels de l'hypnose*, p. 30. — *Etats profonds*, p. 9

des trois grands états-types (1) que Charcot et ses élèves avaient cru distinguer dans l'hypnose. C'était : l'état cataleptique, caractérisé par la raideur des membres et la rigidité des attitudes et par le peu de suggestibilité du sujet. C'était ensuite l'état léthargique qui se séparait du premier par des caractères opposés : dans cet état, en effet, les membres sont flasques, inertes ; les soulève-t-on, ils retombent aussitôt ; enfin le sujet n'est pas du tout suggestible. C'était, enfin, l'état dit somnambulique dont le caractère dominant est, au contraire, la suggestibilité.

Cette division tripartite des états hypnotiques a toujours été vivement contestée par l'école de Nancy, au moins sous la forme absolue qui lui avait été donnée par les expérimentateurs parisiens. Tous ces états, et bien d'autres encore, ne sont plus guère aujourd'hui qu'un souvenir historique. Peut-être existent-ils cependant ; mais, tellement mêlés, tellement enchevêtrés les uns dans les autres, qu'on ne peut établir entre eux aucune ligne de démarcation un peu précise, et que, par suite, il n'y a aucune utilité sérieuse à chercher à les distinguer. Quoi qu'il en soit, cela ne nous intéresse guère : nous n'étudions pas en effet l'hypnotisme pour lui-même, mais pour les actes que l'on peut faire commettre par son intermédiaire.

1. Gilles de la Tourrette. *Hypnotisme et états analogues*, p. 80.

Nous n'avons donc pas à envisager les divers degrés de l'hypnose ; mais celui d'entre eux seulement où la torpeur assez prononcée, rend le sujet incapable de se défendre et exalte considérablement sa suggestibilité.

CHAPITRE II

Des phénomènes physiques de l'hypnose. — Que faut-il entendre par suggestion ? — Les anciennes conceptions du mot suggestion : définitions de Gilles de la Tourette, de M. Paul Janet. — Conception moderne de la suggestion : définition de M. Bernheim ; toute idée est une suggestion. — Suggestions hypnotiques, suggestions à l'état de veille et auto-suggestion.

Pour la raison que nous avons indiquée à la fin du chapitre précédent, nous serons également très bref sur les phénomènes physiques engendrés par l'hypnose. Plus tard, quand nous étudierons les dangers du sommeil magnétique, nous insisterons un peu seulement sur cet état particulier d'engourdissement, de prostration, dans lequel sont plongées les personnes hypnotisées et qui en fait une proie facile pour les individus qui seraient tentés d'en abuser. Pour le moment nous nous contenterons d'indiquer un seul signe, celui de l'insensibilité cutanée à la douleur : le sujet endormi, en effet, ne manifeste aucune sensibilité, quand, par exemple, on le pique

avec une épingle. Il y a là un assez bon moyen de déceler la simulation, car il est bien rare qu'une personne qui feint de dormir puisse s'empêcher de tressaillir, lorsqu'on exécute cette petite opération.

Par contre nous étudierons avec un peu plus de détails l'exaltation de la suggestibilité produite par le sommeil magnétique. Et d'abord, qu'est-ce que la suggestibilité ? Que faut-il entendre par ce mot ? L'idée que nous nous en faisons aujourd'hui diffère quelque peu de celle qui avait cours, il y a une vingtaine d'années. A cette époque, on ne parlait guère de la suggestion que comme de l'une des propriétés les plus curieuses de l'hypnotisme. Celui-ci était l'objet principal, et celle-là l'objet accessoire. On ne concevait guère la suggestion indépendante de l'hypnose. Quelques auteurs entrevoyaient cependant bien l'existence possible de la suggestion à l'état de veille ; mais leurs hypothèses assez timides s'entouraient à dessein de réticences et d'obscurités.

Envisageons par exemple une ou deux des anciennes définitions de la suggestion ; voici celle qu'en donne Gilles de la Tourette (1) :

« Elle consiste, dit-il, en ce fait que pendant les états hypnotiques, l'expérimentateur peut, dans certaines conditions, faire accepter au sujet d'expérience des idées capables de se traduire par des actes

1. Gilles de la Tourette : *op. cit.*, p. 113.

qui, non seulement pourront être effectués pendant le sommeil, mais encore s'accompliront fatalement au réveil. »

Comme on le voit, Gilles de la Tourette considère encore la suggestion comme fonction en quelque sorte du sommeil provoqué. Il laisse de côté, dans sa définition, toute la grande classe des suggestions à l'état de veille, et même, pour celles proprement hypnotiques, il se montre plein d'hésitation ; il semble avoir peur de paraître trop affirmatif. Il est vrai que, vers la même époque, ces prudentes réserves n'embarrassaient guère l'école de Nancy.

M. Paul Janet (1), un autre membre de l'école de Paris, donnait de la suggestion une définition un peu plus large :

« C'est l'opération, disait-il, par laquelle, en cas d'hypnotisme, ou peut-être dans certains états de veille à définir, on peut, à l'aide de certaines sensations, surtout à l'aide de la parole, provoquer chez un sujet nerveux bien disposé, une série de phénomènes plus ou moins automatiques, le faire parler, agir, penser, sentir comme on le veut, en un mot le transformer en véritable machine. »

Que d'hésitations encore ! L'auteur néanmoins va plus loin que Gilles de la Tourette ; il mentionne la probabilité des suggestions à l'état de veille. Mais

1. Janet : *Revue politique et littéraire*, année 1884, p. 102.

pour lui, cette faculté ne se comprend pas très bien en dehors de l'hypnotisme ; elle semble au contraire en faire partie intégrante.

Il n'en est plus de même dans la théorie actuelle. Pour M. Bernheim et ceux qui partagent sa manière de voir, la suggestion est tout et l'hypnotisme peu de chose. Il n'y a pas d'hypnotisme, va-t-il jusqu'à dire dans son rapport de 1897. L'éminent spécialiste exagère sans nul doute et son affirmation ne nous semble guère qu'une simple boutade. Mais le fond de sa doctrine, par contre, nous apparaît bien comme étant l'expression de la vérité.

« La suggestion (1), dit-il, est dans tout ; toute idée est une suggestion. Suggérer quelque chose à quelqu'un, c'est introduire une idée dans son cerveau. Mais une suggestion faite n'est pas une suggestion réalisée. » Cette définition peut surprendre par sa généralité même. Seule, cependant, elle peut rendre compte de tous les cas. De la sorte, on comprend très bien que l'on puisse parler de la suggestion à l'état de veille et même d'auto-suggestion. Peu importe, en effet, l'état du cerveau récepteur ; peu importe le mode introducteur de l'idée. Par cela seul qu'une idée pénètre dans le cerveau, il y a suggestion. Cette idée qui envahit le champ de la conscience

1. Bernheim. *L'hypnotisme et la suggestion dans leurs rapports avec la médecine légale*, page 3 et suivantes.

tend, en vertu de son dynamisme propre, à se réaliser, c'est-à-dire, à se transformer en acte : pensez, par exemple, à un mouvement et vous aurez une tendance à l'esquisser. Mais à l'état normal, cette tendance ne s'accomplit pas nécessairement. Les facultés supérieures du cerveau veillent constamment ; elles exercent un pouvoir de contrôle sur toutes les idées nouvelles, et, dans la plupart des cas ces dernières, à peine nées, sont presque aussitôt étouffées. Notre vie mentale, dans cette doctrine, se compose donc d'une chaîne ininterrompue de suggestions dont quelques-unes s'accomplissent, dont beaucoup disparaissent rapidement après qu'elles ont pénétré dans la conscience du sujet. Donc, si pour une cause ou pour une autre, ce contrôle permanent ne s'effectue pas, l'idée suggérée agira en maîtresse et prendra le commandement de la machine humaine. Or, c'est précisément ce qui a lieu dans le sommeil hypnotique. En cet état, le cerveau se trouve comme paralysé, les facultés de jugement, le raisonnement ne fonctionnent plus guère, la volonté elle-même semble anéantie. Aussi quel champ propice au développement de la suggestion, avec quelle facilité elle est acceptée et accomplie !

Et il en sera de même à l'état de veille si, pour une raison quelconque, les pouvoirs de contrôle se trouvent obnubilés. Une peur soudaine, par exemple, plongeant les facultés supérieures dans un état

de shock, pourra faire commettre à l'homme le plus sensé du monde, une foule d'extravagances ridicules. Les timides, les émotifs, les irrésolus, les personnes à volonté faible, les hystériques surtout, seront plus particulièrement disposés à subir ce genre d'influence.

Il n'est même pas nécessaire que cette idée vienne du dehors. Parmi celles qui composent notre personnalité, l'une d'elles peut prendre, pour une raison quelconque, une influence prépondérante. Fortifiée en quelque sorte par l'exercice, elle finit par chasser les autres du cerveau. Elle règne en souveraine, elle commande à tous les mouvements, ou plutôt elle existe seule : les couches subconscientes du cerveau pourvoyant aux besoins du corps. Enfin peu à peu, elle détruit toutes les résistances que l'esprit peut plus ou moins lui opposer ; elle neutralise les derniers rudiments de volonté, et finalement, elle se transforme en un acte, elle s'extériorise. Que de crimes passionnels, que de suicides ne pourrait-on pas expliquer par cette genèse !

Mais ne nous écartons pas de notre sujet et revenons maintenant aux suggestions hypnotiques, seul but de notre travail.

CHAPITRE III

Etude des suggestions hypnotiques. — Les suggestions intra et post-hypnotiques. — Influence de l'éducation sur l'obéissance aux suggestions. — Diverses variétés de suggestions. — Relations d'expériences. — Particularités des suggestions post-hypnotiques.

On peut diviser ces suggestions hypnotiques en deux catégories : celles qui s'exécutent pendant le sommeil et celles qui ne se réalisent qu'après le réveil, et que l'on nomme plus particulièrement suggestions post-hypnotiques. Comme les unes et les autres ne diffèrent guère entre elles, pour la commodité de la description et pour éviter de désagréables répétitions, nous les étudierons ensemble. Nous consacrerons cependant un court paragraphe spécial à certaines particularités des suggestions post-hypnotiques.

En principe le sujet suggestible obéit aussi bien aux suggestions intra-hypnotiques que post-hypnotiques. Pourtant, il y a des exceptions. Gilles de la

Tourette (1) cite le cas d'une hystérique qui accomplissait toujours pendant le sommeil somnambulique les actes commandés ; mais qui n'exécutait pas au contraire les suggestions une fois qu'elle était réveillée ; et l'auteur insiste sur l'importance de ce fait au point de vue médico-légal.

« Un individu, dit-il, ordonne d'exécuter au réveil une suggestion criminelle à un sujet qu'il endort pour la première fois, et dont il n'a pu constater l'aptitude à l'exécution des suggestions intra-hypnotiques. Rien ne l'autorise cependant à conclure qu'il sera obéi, et, s'il règle sa conduite ultérieure sur l'exécution de la suggestion post-hypnotique qu'il a donnée, il pourra très bien se trouver pris au piège qu'il aura tendu lui-même. »

L'éducation d'ailleurs développe assez facilement les aptitudes qui sommeillent et il est rare que, au bout de quelques hypnotisations, le sujet n'exécute pas les actes suggérés aussi bien à l'état de veille que pendant le sommeil. C'est du reste ce qui est arrivé dans l'exemple que nous venons de mentionner, et où le sujet, après plusieurs hypnotisations, finit par accomplir à l'état de veille les suggestions les plus compliquées.

Les suggestions peuvent être des plus variées : suggestions positives qui consistent à montrer quelque

1. Gilles de la Tourette, *op. cit.*, p. 117.

chose là où il n'y a rien, suggestions négatives qui ont pour but, au contraire, de ne rien faire apercevoir là où il y a quelque chose ; suggestions d'actes, de mouvements, de sensations, d'images visuelles auditives, olfactives, tactiles, etc. Toutes ces suggestions (nous ne parlons pas pour l'instant de celles qui ont un caractère criminel ou désagréable pour le sujet et que nous envisagerons plus loin), toutes ces suggestions, disons-nous, agréables ou indifférentes pour l'hypnotisé, réussissent généralement très bien : la plupart du temps, elles s'accomplissent à la lettre. La personne endormie voit ce qu'on lui dit de voir, entend ce qu'on lui dit d'entendre, fait ce qu'on lui dit de faire. Une telle passivité, une telle obéissance de la part du sujet a quelque chose d'effrayant. Il donne vraiment l'impression d'un automate, d'un pantin articulé dont l'hypnotiseur tire les ficelles. Ces phénomènes sont d'ailleurs trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister longuement. Nous nous contenterons donc de citer une ou deux expériences fort intéressantes. En voici une qu'autrefois on exécutait souvent à la Salpêtrière (1) :

On prenait, à l'insu du sujet mis en expérience, dix feuilles de papier blanc absolument semblables. Sur l'une d'elles on faisait au crayon une petite marque imperceptible pour pouvoir la reconnaître. Puis on

1. Gilles de la Tourette, *op. cit.*, p. 124.

disait à la personne hypnotisée : voici le portrait de M. X... que vous connaissez bien ; gardez-le ; nous vous le donnons ; à votre réveil, vous le reconnaîtrez encore. On mêlait ensuite les dix carrés de papier et l'on réveillait le sujet. Or, parmi ces feuilles de papier toutes exactement pareilles, il ne se trompait jamais ; il retrouvait toujours celle qui, pour lui, représentait le portrait de M. X... Venait-on à mettre un prisme entre son œil et le portrait fictif, il voyait immédiatement deux images ; et cette suggestion persistait fort longtemps. De tels résultats ne sont-ils pas faits pour confondre l'imagination ! Mais cette classe de suggestions, quelque captivante qu'elle puisse être pour le physiologiste et le psychologue, ne présente pas beaucoup d'intérêt pour le juriconsulte. Aussi bornerons-nous là nos citations, et dirons-nous simplement, pour terminer ce sujet, quelques mots des suggestions post-hypnotiques.

Tandis qu'en effet, par la force des choses, les suggestions intra-hypnotiques se donnent pour l'exécution d'actes à échéance presque immédiate, les suggestions post-hypnotiques, au contraire, peuvent être données à très long terme. On en a donné à plusieurs jours, à plusieurs mois, à un an même et toujours elles ont été réalisées avec de petites variantes insignifiantes. Témoin par exemple, l'expérience bien connue de MM. Liégeois (1) et Liébault.

1: Liégeois. *De la suggestion et du somnambulisme dans*

« Après M. Bernheim et avant M. Beaunis, raconte M. Liégeois, j'avais moi-même provoqué à cent jours d'intervalle, certains faits qui sont sans intérêt en présence de la suggestion à trois cent soixante-cinq jours que j'ai faite le 12 octobre 1885 et qui s'est réalisée le 12 octobre 1886.

Voici l'observation telle que l'a publiée le journal *Les Débats* : Le 12 octobre dernier, M. Liégeois a vu se réaliser très exactement une suggestion qu'il avait faite le 13 octobre 1885, c'est-à-dire trois cent soixante-cinq jours auparavant.

Toutes les précautions convenables avaient été prises en vue d'assurer la sincérité de l'expérience. La suggestion avait été faite en 1885, au jeune P. N..., déjà plusieurs fois hypnotisé. C'est un très bon sujet que M. Liégeois a présenté au mois d'août dernier à la section médicale du Congrès de Nancy de l'Association française pour l'Avancement des Sciences. Un secret absolu avait été observé par l'expérimentateur et le sujet en question ignorait entièrement l'expérience dont il devait être l'objet.

L'ayant préalablement hypnotisé, M. Liégeois avait dit à P. M..., le 12 octobre 1885 :

« Dans un an, à pareil jour, voici ce que vous aurez l'idée de faire : vous viendriez chez M. Liébault

leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale,
n° 318.

dans la matinée. Vous direz que vos yeux ont été si bien depuis un an que vous devez aller le remercier lui et M. Liégeois. Vous exprimerez votre gratitude à l'un et à l'autre et vous leur demanderez la permission de les embrasser, ce qu'ils vous accorderont volontiers. Cela fait, vous verrez entrer dans le cabinet du docteur un chien et un singe savants, l'un portant l'autre. Ils se mettront à faire mille gambades et mille grimaces, et cela vous amusera beaucoup. Cinq minutes plus tard, vous verrez entrer un bohémien suivi d'un ours apprivoisé ; cet homme sera heureux de retrouver son chien et son singe, qu'il craignait d'avoir perdu et, pour divertir la société, il fera aussi danser son ours, un ours gris d'Amérique de grande taille, mais très doux et qui ne vous fera pas peur. Quand il sera sur le point de partir, vous prierez M. Liégeois de lui donner 10 centimes comme aumône et vous les lui remettrez vous-même. »

Le 12 octobre 1886, M. Liégeois s'était rendu chez M. Liébault avant 9 heures. A 9 heures et demie, ne voyant rien venir, il était retourné chez lui et supposait que la suggestion faite un an auparavant ne produisait aucun effet. Mais le jeune P. N... arriva à 10 h. 10 ; il adressa à M. Liébault les remerciements dont l'idée lui avait été suggérée, et demanda si M. Liégeois ne viendrait pas. Celui-ci, prévenu par un exprès, se hâta de se rendre de nouveau à la cli-

nique de l'éminent docteur. A peine est-il arrivé que P. N... se lève et vient lui exprimer les sentiments de gratitude qu'il avait déjà témoignés à M. Liébault. Puis, l'hallucination jusque-là retardée par l'absence de M. Liégeois se produit exactement dans l'ordre prévu : N... voit entrer un singe et un chien savants qui se livrent à leurs exercices ordinaires. Il s'en amuse beaucoup. Ces exercices terminés, il voit le chien s'avancer vers lui et faire la quête, tenant une sébille dans sa gueule ; il emprunte 10 centimes à M. Liégeois et fait le geste de les donner au chien ; enfin, il voit, dit-il, un bohémien qui emmène le singe et le chien. L'ours ne parut pas et N... ne songea pas à embrasser MM. Liébault et Liégeois. Sauf ces deux points, la suggestion avait été pleinement réalisée...

L'expérience terminée, N... se plaint d'être un peu énervé. M. Liégeois l'endort du sommeil somnambulique pour le calmer et le remettre en parfait état. Pendant qu'il est ainsi endormi, il lui dit :

— Pourquoi avez-vous vu tout à l'heure ce singe et ce chien ?

— Parce que vous m'en aviez donné la suggestion le 12 octobre 1885.

— Ne vous êtes-vous pas trompé d'heure. Je croyais vous avoir indiqué 9 heures du matin ?

— Non, monsieur, c'est vous qui faites erreur : vous m'avez endormi, non sur le banc où je suis en

ce moment, mais sur celui qui est en face ; puis vous m'avez fait aller avec vous dans le jardin où vous m'avez dit de revenir dans un an à pareille heure ; or il était 10 h. 10.

— Mais pourquoi n'avez-vous vu aucun ours et ne nous avez-vous pas embrassé M. Liébault et moi ?

— Parce que vous ne m'avez dit cela qu'une fois, tandis que le reste de la suggestion avait été dit deux fois.

Au bout de dix à quinze minutes N... est réveillé ; il est en parfaite santé, et il n'a aucun souvenir de ce qu'il a dit ou fait en vertu de la suggestion de l'année précédente ; il a également oublié ce qu'il vient de dire pendant le sommeil somnambulique. Aucune trace n'en subsiste plus dans son esprit.

Cette observation montre bien la persistance singulière des suggestions post-hypnotiques. Elle met également en évidence certaines particularités assez étranges et sur lesquelles nous reviendrons quand nous nous occuperons un peu plus loin de la mémoire somnambulique.

Pendant l'intervalle qui sépare l'acte suggéré de son accomplissement, le sujet est dans son état normal ; il ne présente rien de particulier. Bien entendu jusqu'au moment où elle doit se réaliser, il n'a aucune idée de la suggestion ; il la porte avec lui sans s'en rendre compte. Au jour choisi, elle se présente à son esprit comme une chose toute naturelle

et il l'exécute comme si véritablement elle était une émanation de sa propre personnalité. Ainsi, pendant un temps parfois très long, la suggestion sommeille dans le cerveau de l'hypnotisé ; elle s'y conserve dans toute son intégrité, dans toute sa force, et, tout d'un coup, comme une chrysalide qui devient papillon, elle se réveille de son engourdissement, elle ouvre ses ailes et prend son vol. De tels faits, évidemment, n'encouragent guère à parler de libre-arbitre et de liberté.

Cela nous amène à nous occuper maintenant d'un phénomène de toute première importance pour l'étude à laquelle nous nous livrons et que par conséquent nous devons envisager avec quelques détails : c'est le phénomène que nous connaissons sous le nom de mémoire somnambulique.

CHAPITRE IV

Etude de la mémoire somnambulique. — Les trois grandes lois de M. Pierre Janet. — 1^o Oubli complet après le réveil de ce qui s'est passé pendant le sommeil ; exception à la règle. — Expérience de M. Richet. — Opinion de Gilles de la Tourette. — 2^o Souvenir pendant une hypnotisation quelconque de ce qui a eu lieu pendant une hypnotisation précédente. — Observation de M. de Rochas. — Y a-t-il des exceptions à cette règle ? — Cas de Gilles de la Tourette. — Influence de la suggestion sur la mémoire somnambulique — Expériences de Pitres. — 3^o Souvenir pendant le sommeil de ce qui s'est passé pendant la veille. — Dangers qu'il y a dans ce fait pour l'individu. — Cas de Brierre de Boismont et de Demarquay et Giraud-Teulon. — Exception : cas de Gilles de la Tourette.



M. Pierre Janet (1), le distingué professeur du Collège de France, qui a étudié les divers états somnambuliques avec une méthode, une clarté, une précision merveilleuses, a formulé, de cette manière, ce qu'il appelle les trois lois de la mémoire somnambulique :

1. Pierre Janet. *Automatismes psychologiques*, p. 73.

1° Oubli complet pendant l'état de veille normal de tout ce qui s'est passé pendant le sommeil ;

2° Souvenir pendant le somnambulisme nouveau de tout ce qui s'est passé pendant le somnambulisme précédent ;

3° Souvenir complet pendant le somnambulisme de tout ce qui a eu lieu pendant la veille.

L'énoncé seul de ces lois indique assez leur importance au point de vue médico-légal. Reprenons-les donc une à une.

1° Le sujet, avons-nous dit en premier lieu, ne se rappelle plus, une fois réveillé, ce qui a eu lieu pendant le sommeil. Il y a là un fait commun au somnambulisme naturel et au somnambulisme artificiel. Tout ce que l'hypnotisé a pu dire, tout ce qu'il a pu faire, tout ce qu'on a pu lui ordonner, il l'oublie à son réveil. C'est une portion de son existence qui disparaît de son souvenir, c'est comme deux existences superposées, mais séparées par un abîme, le réveil. Ce principe, quelque général qu'il soit, comporte au moins un tempérament. Il n'est pas absolument impossible de rappeler le souvenir en le sollicitant aussitôt après le réveil. Quelques auteurs se sont beaucoup occupés de cette question : Heidenheim (1), Ch. Richet (2) en particulier.

1. Heidenheim. *Der sag. Rhierrische Magnetismus*, p. 10. (cité par Gilles de la Tourette).

2. Richet. « Du somnambulisme provoqué ». *Revue philosophique*, 1888, p. 337.

« C'est ainsi, dit ce dernier expérimentateur, que chez F..., lorsqu'il est réveillé, je puis faire renaître le souvenir de ce qu'il a fait. Il me dit d'abord qu'il ne se rappelle rien ; puis, si je lui indique, par exemple, qu'il s'est levé et qu'il a eu peur, ah oui, répond-il, je me souviens : tu m'as fait voir un serpent. En tout cas, ajoute M. Richet, pour que ces réminiscences confuses se reproduisent, il ne faut pas attendre trop longtemps ; car le lendemain ou les jours suivants on ne peut plus les retrouver. »

Nous pouvons donc conclure avec Gilles de la Tourette « qu'une très forte excitation faite dans le sens de l'acte accompli pendant le sommeil peut, à la rigueur, rappeler le souvenir. Mais cette excitation doit se produire aussitôt après le réveil, dans cet état intermédiaire à l'hypnose et à la veille, où le sujet revient à lui ; et encore l'expérience ne réussit-elle que dans un très petit nombre de cas ».

Donc, à part cette restriction qui est au fond fort peu de chose, l'oubli au réveil peut être considéré comme absolu. On comprend sans peine le profit qu'une personne mal intentionnée peut retirer d'une semblable situation. Nous verrons néanmoins en examinant la loi suivante que la sécurité du criminel est loin d'être parfaite.

2° En effet, si le sujet réveillé ne garde aucun souvenir des choses qui se sont passées dans son som-

meil, il s'en souvient fort bien au contraire quand il est plongé de nouveau en somnambulisme (deuxième loi de Janet). On peut donc de cette manière dépister beaucoup d'actes qui ont été perpétrés à la faveur de l'hypnose. « C'est ainsi, dit M. de Rochas (1), que j'ai eu l'occasion de reconstituer tous les détails d'une scène qui s'était passée, deux ans auparavant, entre un hypnotiseur de passage à Grenoble et une femme galante, sujet professionnel, dont le personnage en question avait abusé pendant son sommeil. » De nombreuses expériences faites dans ce sens ont toutes données de bons résultats.

Et pourtant cette règle ne peut-elle pas souffrir d'exception ? N'y a-t-il pas des cas où le sujet hypnotisé ne se rappelle plus ce qui a lieu dans une hypnotisation antérieure ? Il semble bien que oui ; mais cela est extrêmement rare. Gilles de la Tourette rencontra cependant une hystérique, qui durant l'espace d'un mois et demi, ne se souvenait plus dans un deuxième sommeil de ce qui s'était passé pendant le premier.

Il n'en est plus de même si l'on fait intervenir la suggestion. Vous pouvez, en effet, ordonner au sujet endormi de ne plus se souvenir des actes qui se sont accomplis pendant l'hypnose, ou bien, si on l'interroge, de ne donner aucun renseignement à ce sujet.

1. De Rochas. *Etats superficiels*, p. 132.

La plupart du temps l'hypnotisé vous obéira. De très belles expériences ont été faites là-dessus par le professeur Pitres de Bordeaux et elles confirment entièrement notre assertion.

En voici une : « Jeanne étant endormie, je lui dis : Quand vous serez réveillée, vous détacherez le foulard que vous avez autour du cou et vous irez le cacher sous votre matelas. Cela fait, que vous soyez à l'état de veille ou endormie, vous ne vous rappellerez jamais plus que vous avez caché ce foulard ni qu'on vous a ordonné de le cacher. Réveillée, elle exécute l'acte commandé. On lui demande ce qu'elle vient de faire autour de son lit, elle répond qu'elle n'a rien fait. On lui demande où est le foulard. Elle dit qu'elle n'en sait rien : qu'elle l'avait cependant pris en s'habillant ce matin, qu'elle l'a peut-être perdu. De fait, elle paraît très étonnée de ne pas le retrouver autour de son cou. On insiste : elle ne sait rien de plus. Hypnotisée de nouveau et interrogée avec une certaine vivacité elle affirme qu'elle ne sait pas où est son foulard, que personne ne lui a dit de le cacher. L'amnésie, en ce qui concerne l'acte suggéré et toutes les circonstances qui l'ont préparé, paraît absolue.

Malgré, néanmoins, ce qu'il semble résulter de cette expérience et d'autres semblables, il n'est pas toujours impossible d'arriver à découvrir l'auteur d'une suggestion, ainsi que nous le verrons dans

notre chapitre consacré à la recherche de la personne qui a donné une suggestion criminelle.

3° Enfin l'individu hypnotisé conserve pendant le sommeil le souvenir de tout ce qui s'est passé à l'état de veille. Dans bien des cas même sa mémoire paraît exaltée. Il se souvient de beaucoup de choses qu'il lui serait impossible de se rappeler étant éveillé. Nous en avons vu un exemple dans l'expérience de M. Liégeois que nous avons rapportée plus haut. Cette faculté est d'autant plus dangereuse que le sujet résiste rarement aux interrogations qu'on lui pose. Il y répond presque toujours. De là des confidences qui peuvent être compromettantes pour lui. Témoin ces deux cas que cite M. Liégeois (1), le premier d'après Brierre de Boismont, le second d'après Demarquay et Giraud-Teulon.

« M. Brierre de Boismont, dit le savant professeur de Nancy, rapporte qu'une dame, mise en somnambulisme par le professeur Blandin et interrogée avec un peu trop de curiosité, finit par dire après une certaine hésitation, beaucoup de rougeur et d'embarras : mon dieu, j'ai aimé M... Le médecin effrayé ne lui permit pas d'achever. Il la réveilla au moment où l'un des parents de la jeune femme s'approchait, demandant si l'expérience avait réussi.

1. Liégeois, *op. cit.*, p. 129.

MM. Demarquay et Giraud-Teulon portent un témoignage analogue. Une dame hypnotisée par eux répondit à leurs questions par des confidences tellement graves, tellement dangereuses pour elle-même qu'ils s'empressèrent de la réveiller. »

Cette règle d'ailleurs, elle aussi, comporte quelques exceptions. C'est ainsi que Gilles de la Tourette (1) raconte qu'une nommé C... refusait en somnambulisme de donner des détails sur son histoire et mentait même quand on lui ordonnait de répondre. Ce fut, chose bizarre, à l'état de veille, qu'elle finit un jour par divulguer ce que jusqu'alors elle avait tenu si soigneusement caché. M. Ochorovicz rapporte également le cas d'une somnambule qui refusait obstinément de répondre à ses questions ; il ne put vaincre sa résistance qu'en employant un subterfuge.

Mais les cas de ce genre ne sont pas très fréquents, et il faut bien reconnaître qu'en règle générale, l'hypnotisé n'oppose aux interrogations du magnétiseur aucune résistance bien sérieuse.

1. Gilles de la Tourette, *op. cit.*, p. 137.

CHAPITRE V

Bienfaits de l'hypnotisme. — Ses dangers : confidences arrachées à l'individu ; viols : quelques exemples. — L'hypnotisme peut aussi provoquer des attaques d'hystérie, des désordres nerveux : cas de Charpignon.

Ces particularités de la mémoire somnambulique nous conduisent maintenant à nous occuper des dangers de l'hypnotisme. Certes, ce dernier a son bon côté ; il a rendu de grands services dans certaines maladies nerveuses, en particulier dans l'hystérie et il est probable qu'il en rendra encore. Mais, par contre, il présente de graves et multiples dangers qui nécessiteraient une réglementation sévère de la part du législateur.

Ces dangers peuvent atteindre l'hypnotisé lui-même ; on peut lui arracher, comme nous venons de le voir, des confidences dangereuses et qui dans les mains de certaines personnes pourraient devenir des instruments de chantage. De plus, cet état de torpeur dans lequel il se trouve plongé permet de perpétrer sur sa personne tous les attentats possibles. Et nous

n'avons pas en cette matière que des crimes de laboratoire. Les annales judiciaires renferment un assez grand nombre de viols (1) accomplis de cette façon pour montrer qu'il n'y a pas là un péril imaginaire.

Nous ne citerons que pour mémoire, car cela nous entraînerait peut-être un peu loin, le cas de Joséphine Hugues violée par Castellan Timothée et qui a eu son dénouement aux assises du Var, celui plus célèbre encore du dentiste Lévy, de Rouen ; cet individu profita des soins qu'il donnait à M^{lle} Berthe B... pour endormir cette jeune fille et abuser d'elle ; et cela à quelques pas de sa mère qui, le dos tourné à la fenêtre devant laquelle se tenaient le dentiste et la patiente, prétendit ne s'être jamais aperçue de rien. La tâche de la justice fut d'ailleurs facilitée par les aveux du coupable. Il y a eu sur toute cette affaire un rapport très important de Brouardel qui eut en son temps un retentissement considérable.

Citons également le cas rapporté par MM. Coste et Broquier (2), celui du Dr Ladame (3)... Ce dernier a ceci de particulier que le viol se perpétra quelque temps après les fameuses représentations données en Suisse par le magnétiseur Donato,

1. Gilles de la Tourette, *op. cit.*, p. 321 et suivantes.

2: Tardieu. *Etude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, p. 90.

3. Ladame. *Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale*, janvier 1882.

représentations qui avaient engendré dans le pays une véritable fièvre magnétique : cela prouve, une fois de plus, le danger des séances publiques d'hypnotisme.

L'hypnotisme a encore d'autres inconvénients pour l'individu. Il est, a-t-on dit, le meilleur agent révélateur de l'hystérie. Il y en a plusieurs exemples cités dans le livre de Gilles de la Tourette (1). L'hypnose agit à la manière du levier qui déclanche la machine. Telle femme, dont la vie néanmoins se serait passée sans encombre, est devenue hystérique à la suite de spectacles ou de manœuvres hypnotiques. Le rapport de Bailly de 1784 attire déjà l'attention sur ce danger un peu spécial. Indépendamment même de l'hystérie proprement dite, l'hypnotisation peut quelquefois produire des désordres nerveux assez graves. Voici un cas rapporté par Charpignon (2) et qui a eu une sanction devant les tribunaux :

« Un amateur magnétise un jeune garçon ; des phénomènes convulsifs se manifestent au milieu d'un demi-sommeil accompagné de loquacité. Le magnétiseur étonné et effrayé de ce qu'il vient de produire, veut réveiller le jeune homme, mais il n'y parvient qu'imparfaitement. Les accidents nerveux persistent ; on s'inquiète et on appelle un médecin. Les

1. Gilles de Tourette, *op. cit.*, p. 298.

2. Charpignon. *Rapport du magnétisme avec la jurisprudence et la médecine légale*, p. 48.

troubles nerveux résistent à l'art médical, ils augmentent même et finissent par constituer une maladie dont la durée dépasse une année. La famille attaque celui auquel incombe l'accident et réclame des dommages-intérêts. Le tribunal de Douai est saisi de l'affaire et les juges ont à décider si vraiment M. X... est coupable d'avoir provoqué par le magnétisme les accidents qui ont causé la maladie. Voici le compte rendu du jugement : « Considérant qu'il résulte des débats que le 16 août 1858, en exerçant imprudemment sur la personne du jeune Jourdain âgé de treize ans des attouchements, des approches qualifiés : passes magnétiques, ou tout au moins en frappant par cet appareil et ces manœuvres inaccoutumées la faible imagination de cet enfant, le prévenu a produit une surexcitation, un désordre nerveux et enfin une lésion et une maladie dont les accès se sont reproduits depuis à plusieurs intervalles ; que l'action d'avoir, par ces manœuvres imprudentes, occasionné ladite maladie constitué le délit prévu par l'article 320 du Code pénal, le tribunal condamne le prévenu à 25 francs d'amende et à 1000 francs de dommages-intérêts et aux frais et dépens. »

Enfin les hypnotisations trop répétées ou maladroitement conduites provoquent dans certains cas l'apparition spontanée de crises somnambuliques. Il

y en a plusieurs exemples dans Charpignon (1) et ils sont loin d'être les seuls.

1. Charpignon. *Physiologie du magnétisme*, p. 297 et suiv.

CHAPITRE VI

Que la suggestion constitue le véritable danger de l'hypnotisme. — Importance de la question ; opinion du marquis de Puységur. — Conflit entre les écoles de Nancy et de la Salpêtrière.

Malgré ces inconvénients indéniables que nous venons de mentionner, ce n'est pas tant par lui-même que l'hypnotisme peut être dangereux que par le développement extraordinaire qu'il donne à la suggestibilité cérébrale. Nous avons vu, en effet, que le somnambule obéissait le plus souvent sans résistance aucune à toutes les suggestions agréables ou indifférentes qui lui étaient données par son hypnotiseur. Quel danger n'y aurait-il pas pour lui, s'il obéissait également aux actes coupables qui pourraient lui être ordonnés ? Mais en est-il ainsi, ou plutôt en est-il toujours ainsi ? Le somnambule, quand on lui demande, quand on lui ordonne de faire quelque chose qui aura des conséquences désastreuses pour lui-même ou pour d'autres, ne peut-il refuser d'exécuter un tel acte ? Sa volonté abolie d'une façon

générale ne peut-elle se réveiller quelque peu dans certains cas ? Questions extrêmement graves, extrêmement délicates aussi et qui ont été résolues très diversement par les nombreux auteurs qui se sont occupés de ces matières. La divergence de vue qui existait autrefois entre les écoles rivales de Nancy et de Paris a même donné lieu à une controverse célèbre. On comprend facilement en effet l'importance de la question. Si nous admettons que la personne hypnotisée ne peut pas résister à un ordre donné par un magnétiseur (ou par une personne étrangère), les engagements qu'elle aura pu prendre seront frappés de nullité absolue ; les fautes, les délits qu'elle aura pu commettre ainsi ne lui seront pas imputables. Il n'y aura qu'un coupable, qu'un seul, l'hypnotiseur, celui qui a donné l'ordre délictueux ou criminel.

Si nous admettons au contraire la possibilité de résister à une suggestion dangereuse pour l'individu ou par la société, nous serons conduits à avoir en face de l'acte accompli une opinion toute opposée. Les obligations contractées par le somnambule seront valables, les délits commis par son intermédiaire engageront sa responsabilité, il n'y aura pas un coupable, il y en aura deux dont les actes mériteront au même titre une répression pénale.

On ne saurait donc apporter trop de soin à résoudre la question que nous nous sommes posés. Aussi

examinerons-nous attentivement les diverses opinions qui ont été soutenues, les arguments qui leur servent de base, les expériences qui ont été faites dans ce but. Nous verrons combien il est difficile, dans l'état actuel de la science, de se former une opinion solide et combien au fond est fragile la conclusion à laquelle, faute de mieux, nous serons obligés de nous arrêter.

Nous allons donc envisager :

1° Les opinions et les expériences des auteurs partisans de « l'irrésistibilité » de la suggestion ;

2° Nous examinerons ensuite les arguments et les expériences de ceux qui ne reconnaissent pas à la suggestion un semblable caractère ;

3° Enfin, nous nous demanderons s'il n'y a pas lieu d'adopter au milieu de tous ces débats contradictoires une opinion intermédiaire aux deux grandes doctrines rivales ; opinion qui d'ailleurs semble rallier autour d'elle la majorité des savants de nos jours.

La question que nous étudions actuellement n'est pas précisément nouvelle dans la science hypnotique. Depuis longtemps (en pouvait-il être autrement) elle a été aperçue et étudiée. Pour ne citer qu'un exemple le marquis de Puységur (1), l'élève de Mesmer, concluait nettement au caractère inoffensif de la suggestion.

1. Puységur. *Histoire critique du magnétisme animal*, 1819, p. 122.

« Viélet, l'écrivain Viélet, nous rapporte-t-il, qui, presque toujours dans l'état magnétique, avait la plume à la main pour écrire des ordonnances ou bien des observations sur son état, Viélet, auquel je demandai un jour qu'il était dans l'état de somnambulisme complet, si je ne serais pas le maître de lui faire signer un blanc-seing que je remplirais après à ma volonté.

« — Oui, me répondit-il, monsieur.

« — Eh bien, repris-je, je pourrais donc vous faire faire la donation de tout votre bien sans que vous en eussiez rien ?

« — Cela ne serait pas possible, monsieur, parce qu'avant de signer, je saurais votre intention et ma signature ne ressemblerait pas sûrement à celle que je fais ordinairement.

« — Mais enfin, lui dis-je, dès que ce serait votre nom, cela suffirait.

« — Si cela devait suffir, en ce cas vous ne l'aurez pas.

« Etonné de son ton affirmatif, je continuai :
« — Mais enfin, si je voulais absolument votre signature, il faudrait bien que vous me la donnassiez, puisque j'ai un empire absolu sur vous. — Vous ne l'avez que jusqu'à un certain point, et si vous pouviez exiger de moi une chose pareille vous me feriez beaucoup de mal et je m'éveillerais. »

« Et le marquis de Puységur ajoute : « Toutes les

questions que j'ai pu faire dans ce genre m'ont enfin confirmé dans l'idée que la pratique du magnétisme animal n'est qu'un moyen de plus dans la main de tous les honnêtes gens pour faire le plus de bien possible et qu'entre des mains peu délicates, il n'en peut résulter aucun abus, soit que, dans ce dernier cas, on ne puisse parvenir à mettre les malades dans une dépendance absolue, soit, si l'on y parvient, qu'on ne puisse les tromper sans risquer de nuire infiniment à leur santé, tout en ne réussissant pas dans ses vues. »

Un tel optimisme, disons-le en passant, n'a plus été partagé par personne ; et Gilles de la Tourette lui-même, qui reproduit ces paroles de Puysegur, n'y donne son approbation que sous les réserves les plus expresses. Mais, bien que la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'hypnotisme se soient occupés du danger que pourrait faire encourir la suggestion, la question néanmoins, peut-on dire, n'a pris toute son ampleur qu'à partir de 1884, lors de la renaissance de l'hypnotisme au moment où M. Liégeois professeur à la faculté de droit de Nancy adressa à l'Académie des Sciences morales et politiques son mémoire sensationnel.

De 1884 à 1890, une discussion très vive et parfois même un peu acrimonieuse s'éleva entre plusieurs savants. Le grand public lui-même n'y resta pas étranger et pendant longtemps les journaux quoti-

diens de l'époque firent presque journellement des articles plus ou moins sérieux sur le magnétisme animal, et ses funestes conséquences. L'ardeur des combattants était d'ailleurs beaucoup trop grande pour pouvoir durer bien longtemps ; aussi les dernières controverses ne tardèrent-elles pas à s'éteindre et depuis près de quinze ans elles n'ont plus été reprises. Aujourd'hui, du reste, l'insouciance publique ne s'en inquiète plus guère et les ouvrages qui traitent de la question dorment paisiblement sur les rayons des bibliothèques, où la couche de poussière qui les recouvre indique surabondamment la place qu'ils occupent dans les préoccupations actuelles.

CHAPITRE VII

Doctrine des expérimentateurs de Nancy. — Opinion de M. Liégeois. — Opinion de M. Liébault. — Opinion de M. Beaunis. — Mémoire de M. Liégeois à l'Académie des Sciences morales et politiques. — Exemples des expériences contenues dans ce mémoire ; leur critique. — Discussion du mémoire à l'Académie des Sciences morales. — Objections et réponses de l'auteur. — Expérience de M. Bernheim ; supériorité de cette dernière expérience sur celles de M. Liégeois. — Le sujet peut opposer des résistances aux suggestions, mais elles peuvent toujours être vaincues : expérience de M. Beaunis ; critique de cette expérience. — Les autres expérimentateurs de l'école de Nancy.

Revenons maintenant sur cette grande lutte qui éclata naguère dans le monde scientifique. Et en premier lieu, exposons la doctrine soutenue par les expérimentateurs de Nancy. Ces derniers, au nombre desquels nous devons citer outre M. Liégeois, le professeur Bernheim, le physiologiste Beaunis et surtout le Dr Liébault, le véritable rénovateur du magnétisme animal, se prononcèrent pour « l'irrésistibilité » de la suggestion hypnotique, quelque caractère que pût revêtir cette suggestion, quelle fut agréable, indifférente, dangereuse ou criminelle.

L'hypnotisé, prétendaient-ils, ne peut pas résister à un ordre donné par le magnétiseur ; de toutes manières, que ce soit une suggestion intra ou post-hypnotique, toujours il ira à son but « avec la fatalité de la pierre qui tombe ». Et, toutes les expériences tentées, tous les faits signalés, ne peuvent que fortifier cette manière de voir.

« Une personne mise en état de somnambulisme, dit M. Liégeois (1), devient entre les mains de l'expérimentateur un pur automate, tant sous le rapport moral que sous le rapport physique.

« Ce n'est même pas assez dire, que le comparer à l'argile qu'un potier pétrit à sa guise et revêt des formes les plus variées.

« Souvent, en effet, le somnambule semble se porter de lui-même au-devant des désirs de la personne qui l'a endormi. Il ne voit que ce que celle-ci veut qu'il voie, ne sent que ce qu'elle lui dit de sentir, ne croit que ce qu'elle veut qu'il croie. Toute spontanéité a disparu, une volonté étrangère a comme chassé du logis qu'elle occupait sa volonté propre ; tout au moins elle fixe elle-même les limites de son domaine, ne laissant à la pauvre expulsée que les parties du gouvernement qu'elle dédaigne ou qu'elle rejette. Idées développées spontanément ou acqui-

1. Liégeois. Séance et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques. Vergé, t. XXII, 1884, 2^e semestre.

ses par l'éducation, sentiments ou tendances, sympathies ou répulsions, amour ou haine, préjugés ou passions : tout cela peut être en un moment modifié, bouleversé, transposé... Un tel résultat peut parfois faire frémir. »

Le docteur Liébault (1) ne se montre pas moins affirmatif : « Dans l'inertie d'attention où ils sont arrivés (les somnambules), dit-il, ils ne peuvent se défendre d'accepter les idées que l'endormeur leur impose, ils tombent en son pouvoir ; ils deviennent son jouet : illusions, hallucinations, croyances fausses, perte du sens moral, impossibilité de résister aux suggestions vers le vice, mise à exécution des projets les plus dangereux pour soi ou pour les autres... L'endormeur peut tout développer dans l'esprit des hypnotisés et leur faire mettre à exécution un acte quelconque, non seulement dans leur état de sommeil, mais encore après qu'ils en sont sortis. »

Le professeur Beaunis (2) tient un langage analogue : « Un caractère des actes effectués dans un moment éloigné de l'époque de la suggestion, dit-il, c'est que l'initiative pour leur mise à exécution, à l'instant où la pensée en naît, paraît au sujet venir de son propre fond ; tandis que, pourtant sous l'em-

1. Liébault. *Du sommeil et des états analogues*, p. 519.

2. Beaunis. *Le sommeil provoqué*, p. 183.

pire de la détermination qu'on leur a fait prendre, il marche au but avec la fatalité de la pierre qui tombe et non avec cet effort réfléchi et contenu, causes de toutes nos actions raisonnables. »

Et, plus loin, le savant physiologiste ajoute : « En tous cas, même quand le sujet résiste, il est toujours possible en insistant, en accentuant la suggestion, de lui faire exécuter l'acte voulu. Au fond, l'automatisme est absolu et le sujet ne conserve de spontanéité et de volonté que ce que veut bien lui en laisser son hypnotiseur. Il réalise dans le sens strict ce mot : il est comme le bâton dans la main du voyageur. »

On ne peut parler avec plus de netteté. Pour les savants de Nancy, par cela seul qu'on est hypnotisé, on devient susceptible d'exécuter toutes les suggestions possibles. Quelque moralité, quelque volonté que vous ayez à l'état de veille, quelque peu suggestible que vous soyez au fond, peu importe : du jour où vous êtes endormi, vous tombez sans défense entre les mains de votre opérateur. Vous êtes un pantin qu'il manœuvrera à son gré ; votre seule garantie se trouve dans son honnêteté. « Toute personne, dit en effet M. Liégeois, mise en état de somnambulisme devient entre les mains de l'expérimentateur une pure machine. » Toute ! le distingué professeur ne fait aucune distinction. Et, ces idées (1), il les exprime

1. Liégeois, *op. cit.*, p. 133 et suiv.

dans son mémoire présenté à l'Académie des Sciences morales, mémoire lu dans les séances des 5 et 19 avril 1884. Il les base sur un certain nombre d'expériences un peu confuses, semble-t-il, et qui portent d'ailleurs aussi bien sur les suggestions données à l'état de veille que sur les suggestions hypnotiques proprement dites. Il nous dit notamment comment il put faire exécuter à une somnambule une fausse déclaration au bureau de police, comment il put faire commettre à une autre un meurtre (fictif bien entendu) sur la personne de sa mère, comment il arriva à persuader une troisième d'empoisonner sa tante avec un breuvage contenant une prétendue poudre d'arsenic, comment enfin il se fit souscrire par M^{me} P... un billet constatant un prêt fictif, etc., etc.

Nous allons transcrire *in extenso* deux de ces expériences, l'une concernant le droit criminel, l'autre ayant trait au droit civil. Voici la première :

« Je dois m'accuser, rapporte M. Liégeois, d'avoir essayé de faire tuer mon ami, M. M..., ancien magistrat et cela, chose grave, en présence de M. le commissaire central de Nancy qui a été témoin du fait dont je vais parler. Je m'étais muni d'un revolver et de quelques cartouches. Je ne voulais pas que le sujet mis en expérience et que je pris au hasard parmi les cinq ou six somnambules qui se trouvaient ce jour-là chez M. Liébault, pût croire qu'il s'agissait d'une simple plaisanterie. Je chargeai donc un des

coups du pistolet et je le tirai dans le jardin. Je rentrai ensuite, montrant aux assistants un carton que la balle venait de perforer. En moins d'un quart de minute, je suggère à M^{me} G... l'idée de tuer M. M... d'un coup de pistolet. Avec une inconscience absolue et une parfaite docilité, M^{me} G... s'avance sur M. M... et tire un coup de revolver. Interrogée immédiatement par M. le commissaire central, elle avoue son crime avec une entière indifférence. Elle a tué M. M... parce qu'il ne lui plaisait pas. On peut l'arrêter ; elle sait bien ce qui l'attend. Si on lui ôte la vie, elle ira dans l'autre monde comme sa victime qu'elle voit étendue à terre, baignant dans son sang. On lui demande si ce n'est pas moi qui lui aurait suggéré l'idée du meurtre qu'elle vient d'accomplir. Elle affirme que non : elle a agi spontanément ; elle seule est coupable ; elle est résignée à son sort ; elle subira sans se plaindre les conséquences de l'acte qu'elle a commis. »

Cette expérience ne nous semble pas très convaincante ; elle prouve trop pour pouvoir prouver quelque chose. Quoi ! voilà une personne à laquelle on a suggéré de commettre un meurtre, qui l'exécute sans la moindre hésitation et qui, son forfait accompli, considère avec le plus grand sang-froid sa victime qu'elle croit voir baigner dans son sang, qui paraît en outre se moquer du châtiment qui l'attend, qui affirme enfin avec énergie, contrairement à ce que

font généralement les criminels, qu'elle seule a perpétré son crime ? Et tout cela sur la simple suggestion de tuer M. M... ! En vérité, c'est là une somnambule bien extraordinaire et qui révèle un tempérament fortement trempé.

Nous pourrions comprendre que, si par suggestion on lui avait ordonné d'éprouver de tels sentiments, las choses eussent pu se passer ainsi. Mais non, on ne lui a rien dit, on s'est contenté de lui persuader d'accomplir le meurtre de M. M... On comprend qu'à la lecture de faits aussi surprenants, les expérimentateurs de la Salpêtrière n'aient pu s'empêcher de voir dans ces expériences autre chose que des crimes de complaisance. D'un autre côté, si M. Liégeois a suggéré à Madame G... toutes les choses qu'elle a déclarées, pourquoi ne le rapporte-t-il pas dans la description de son expérience ? Que signifie en outre ce pistolet ? le savant professeur charge une des chambres du canon, puis il fait partir la balle et remet l'arme déchargée à la somnambule « pour qu'elle ne crût pas à une plaisanterie ». Le sujet vise M. M..., presse sur la détente et... rien ne part, puisqu'il n'y a rien dans le revolver.

Que penser de cette mise en scène ? Ne pourrait-on pas croire au contraire que tout a été préparé pour éveiller dans l'esprit de la somnambule l'idée d'une simple plaisanterie ? Pour donner à une expérience un caractère sérieux, point n'est besoin, selon

nous, de moyens compliqués. Le coupe-papier traditionnel baptisé poignard aurait parfaitement suffi. Toutes les expériences de M. Liégeois peuvent soulever des critiques semblables ; aussi n'est-il pas étonnant qu'elles n'aient pas entraîné la conviction de tous.

Voici maintenant une autre expérience qui semble bien avoir été faite à l'état de veille, quoique l'auteur avec son peu de précision ordinaire, ne le dise pas expressément : elle concerne non plus le droit criminel, mais le droit civil :

M^{me} M... est une jeune femme fort intelligente. Elle a reçu une excellente éducation. Elle résiste d'abord énergiquement à toute suggestion qui la place en dehors de la vérité des faits ; puis, peu à peu l'hésitation arrive, et finalement la pensée, l'acte suggéré, s'impose à sa volonté défaillante. Je lui suggère l'idée qu'elle me doit mille francs. J'ajoute que je désire avoir un billet signé d'elle. Elle se récrie : je ne lui ai rien prêté et jamais elle ne reconnaîtra une dette qui n'existe pas. J'insiste ; l'hésitation apparaît : puis bientôt la lumière se fait, et la conviction se forme. La mémoire revient à M^{me} M..., elle reconnaît devant témoins que mon prêt est réel et elle souscrit le billet suivant :

Au premier janvier prochain, je paierai à M. L... ou à son ordre la somme de mille francs, valeur reçue comptant.

Nancy, le 19 avril 1883.

Bon pour mille francs.

Signé : M...

Le bon pour est de la main de la débitrice conformément à la loi. Et après avoir cité diverses expériences de ce genre, M. Liégeois (1) conclut : « Nous tirerons de là cette conséquence, que toute conscience a disparu chez l'hypnotisé qu'on a poussé à un acte criminel ; il est par suite irresponsable et devrait être acquitté. Seul, celui qui a donné la suggestion est coupable ; seul il doit être poursuivi et puni : le somnambule a été pour lui un pur et simple instrument comme le pistolet qui contient la balle ou le vase qui renferme le poison. »

Cette conclusion de l'éminent professeur, en raison peut-être de sa tendance généralisatrice ne fut pas admise par tout le monde, et suscita de vives critiques à l'académie des sciences morales. Ces critiques, il faut bien le dire, quoiqu'elles aient eu pour auteurs des savants connus comme M. Franck ou des esprits distingués tels que M. Paul Janet, ces critiques nous paraissent aujourd'hui quelque peu confuses et obscures. D'ailleurs le même reproche pourrait être adressé à M. Liégeois lui-même. Disons, il est vrai, à leur décharge, qu'on ne peut guère parler de suggestion et d'hypnotisme sans entrer dans des considérations un peu embrouillées. C'est le défaut inhérent au sujet. Du reste, ce n'est pas à l'académie des sciences morales que devait être faite la véritable critique

1. Liégeois, *op. cit.*, p. 129.

de la doctrine de M. Liégeois, mais bien à la Salpêtrière, par Charcot et ses élèves. Essayons donc néanmoins de dégager de cette question les principales objections qui ont été faites au jurisconsulte de Nancy.

D'abord, a-t-on dit, en termes courtois mais précis, M. Liégeois ne présente pas les garanties de capacité suffisantes pour mener à bien de semblables expériences. « Je ne crois pas lui faire injure, avance tout d'abord M. Franck, en faisant remarquer qu'il n'avait peut-être pas le genre d'instruction nécessaire à ce genre d'expérience dont il vous a rendu compte, expériences physiologiques et psychologiques qui s'écartent des préoccupations ordinaires et des habitudes d'esprit d'un légiste. »

L'objection vaut ce qu'elle vaut ; nous nous permettrons de trouver qu'elle n'a pas grande importance. La science hypnotique, et surtout la partie de cette science, objet des recherches de M. Liégeois, n'exige pas des connaissances médicales très étendues. Sans doute quelques notions d'anatomie et de physiologie du système nerveux ne gêneraient pas en pareille matière, mais elles ne sont pas d'une nécessité absolue.

Ce qui le prouve bien, c'est que plusieurs auteurs sans être médecins le moins du monde, ont étudié avec succès, et même à un point de vue strictement scientifique, les phénomènes hypnotiques : témoin le

colonel de Rochas. Cela ne veut pas dire que nous prenions la défense des expériences de M. Liégeois. Ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, elles sont loin de présenter, au moins dans leur description, toute la clarté et toute la précision désirables. Mais nous sommes convaincu que ce n'est pas dans le défaut d'instruction médicale du savant expérimentateur qu'il faut rechercher la cause de leur insuffisance. Aussi l'auteur n'a-t-il eu aucune peine à réfuter l'objection en faisant observer qu'il n'est pas le seul expérimentateur à avoir obtenu des effets de ce genre, et que MM. Beaunis, Bernheim, Liébeault, médecins et même professeurs à la faculté de médecine de Nancy, sont arrivés, eux, aussi à des résultats analogues.

Une seconde objection qui a été faite à l'auteur du mémoire, est de ne pas avoir fait précéder les phénomènes remarquables contenus dans sa communication, de phénomènes plus simples, plus élémentaires, qui en auraient, en quelque sorte, constitué la préface, et qui auraient permis de mieux comprendre les premiers. M. Paul Janet, surtout, a insisté sur cette idée en voyant dans cette manière de faire, une vanité plus ou moins inconsciente d'auteur qui désire avant tout frapper l'esprit de son public par l'exposé brutal et imprévu d'expériences extraordinaires.

M. Liégeois, tout en reconnaissant le bien-fondé

de l'objection, réplique que le temps très mesuré qui lui avait été accordé pour lire son mémoire, ne lui permettait pas de commencer par exposer les rudiments de la science hypnotique, et que, « le fait de tourner les mains indéfiniment, d'agiter les bras ou les jambes ou même la purgation psychique, ne lui paraissaient pas susceptibles d'applications judiciaires bien remarquables. »

On a également reproché à l'honorable professeur de s'être laissé tromper par ses somnambules, d'avoir pris des phénomènes simulés pour des phénomènes réels, ce qui, par conséquent, enlevait toute valeur et toute portée à ses expériences, de n'avoir pas tenu, en un mot, suffisamment compte de la « complaisance » bien connue du somnambule pour son hypnotiseur.

« Il arrive souvent, dit M. Franck (1), qu'un expérimentateur convaincu se trouve être le jouet d'une mystification. M. Liégeois lui-même nous en cite un exemple remarquable. C'est l'abbé Faria abusé pendant huit jours entiers par un journaliste parisien qui faisait semblant d'éprouver les effets les plus merveilleux du somnambulisme magnétique. Un fait semblable, si je suis bien informé, s'est produit tout récemment à Nancy dans le cercle des négociants. Un jeune homme qui a fait plus tard

1. Liégeois, *op. cit.*, p. 156.

l'aveu de sa faute, au milieu du public dont il excitait l'admiration, aurait simulé sans que les expérimentateurs s'en fussent aperçus, les phénomènes, j'allais dire les miracles de l'hynoptisme. Je ne jurerais pas que M. Liégeois lui-même n'eût payé son tribut à cette ruse, que des personnes frivoles ou peu scrupuleuses, fières de jouer un rôle devant un public plus ou moins choisi, sont facilement tentées de mettre en pratique. J'en prends à témoin ses propres expériences. Ainsi, il nous parle (obs. IV) d'une jeune femme à qui il ordonne de tirer un coup de pistolet sur sa mère. Elle obéit sans hésiter, et comme sa mère lui reproche de s'être décidée si facilement à la tuer : Je ne t'ai pas tuée, répond la jeune femme, puisque tu me parles. Elle aurait pu ajouter : Puisque je savais que le pistolet n'était pas chargé. D'autres expériences rapportées par M. Liégeois font naître les mêmes réflexions. Les acteurs savaient que les obligations souscrites par eux ne tiraient pas à conséquence : que le prétendu poison remis entre leurs mains pour donner la mort à leurs proches, n'était pas du poison, etc. »

Il y a là une objection plus sérieuse et sur laquelle nous reviendrons quand nous étudierons les expériences de la Salpêtrière. Bien d'autres critiques ont été formulées contre ce mémoire : nous ne nous y arrêterons pas ; la plupart, en effet, ne présentent pas un très grand intérêt. Mais les expériences de

M. Liégeois ne constituent pas les seules sur lesquelles a été basée la doctrine de l'école de Nancy M. Bernheim, notamment, en a réalisé bien d'autre plus probantes peut-être, en tous cas mieux conduites ou mieux décrites.

En voici une par exemple qu'il ne serait pas sans quelque utilité de rapprocher de celles de M. Liégeois relatées plus haut ; elle est un peu longue, mais en raison de sa netteté, nous croyons devoir la reproduire *in extenso* :

« Désireux de voir jusqu'ou peut aller la puissance de la suggestion chez Cl..., dit M. Bernheim, j'ai un jour provoqué une scène véritablement dramatique. Je lui ai montré contre une porte un personnage imaginaire, en lui disant que cette personne l'avait insulté ; je lui donne un pseudo-poignard (coupe-papier en métal) et lui ordonne d'aller le tuer. Il se précipite et enfonce résolument le poignard dans la porte, puis reste fixe, l'œil hagard, tremblant de tous ses membres. Qu'avez-vous fait, malheureux ? Le voici mort, le sang coule. La police vient. Il s'arrête terrifié. On l'emmène devant un juge d'instruction fictif, mon interne. Pourquoi avez-vous tué cet homme ? — Il m'a insulté. — On ne tue pas un homme parce qu'il vous insulte. Il fallait vous plaindre à la police. Est-ce qu'on vous a dit de le tuer ? Il répond : c'est M. Bernheim. Je lui dis : On va vous mener devant le procureur. C'est vous qui avez tué

cet homme. Je ne vous ai rien dit ; vous avez agi de votre propre chef. — On l'emmène devant mon chef de clinique faisant fonction de procureur. Pourquoi avez-vous tué cet homme ? — Il m'a insulté. C'est étrange, on ne répond pas à une insulte par un coup de poignard. Etiez-vous dans la plénitude de vos facultés intellectuelles ? On dit que vous avez le cerveau dérangé parfois. — Non, monsieur. — On dit que vous êtes sujet à des accès de somnambulisme. Est-ce que vous n'auriez pas obéi à une impulsion étrangère, à l'influence d'une autre personne qui vous aurait fait agir ? — Non, monsieur ; c'est moi seul qui ai agi de ma propre initiative parce qu'il m'a insulté. — Songez-y, monsieur, il y va de votre vie. Dites franchement dans votre intérêt ce qui est. Devant le juge d'instruction vous avez affirmé que l'idée de tuer cet homme vous avait été suggérée par M. Bernheim. — Non, monsieur, j'ai agi tout seul. — Vous connaissez bien M. Bernheim, vous allez à l'hôpital où il vous endort. — Je connais M. Bernheim seulement parce que je suis en traitement à l'hôpital où il m'électrise pour guérir ma maladie nerveuse ; mais je ne le connais pas autrement. Je ne puis pas vous dire qu'il m'a dit de tuer cet homme parce qu'il ne m'a rien dit. Et le procureur improvisé ne put lui arracher la vérité, puisque la vérité pour lui était la suggestion dernière : qu'il avait agi de son propre mouvement.

« La signification de cette expérience au point de vue médico-légal et psychologique appelle bien des réflexions. Réveillé et revenu à son état normal Cl..., croit avoir dormi paisiblement sur sa chaise et n'a aucun souvenir du drame dont il a été l'auteur. Les émotions terribles qui l'ont assailli, les scènes violentes évoquées devant lui, n'ont laissé aucune trace dans son cerveau. On le promènerait pendant des heures en état de somnambulisme, les yeux ouverts, on lui imposerait les actes les plus bizarres, il les accomplirait résolument. Ramené ensuite à sa place, réveillé et remis dans son état normal, il ne se rappellerait absolument rien de ce qui s'est passé pendant cette seconde vie automatique imposée par la volonté d'une autre personne. »

Si nous comparons cette suggestion de meurtre avec l'observation analogue de M. Liégeois, nous en apercevons immédiatement l'incontestable supériorité. Tous les phénomènes y sont gradués, expliqués, et presque normaux, pourrait-on dire, dans leur bizarrerie même. On suggère au somnambule de commettre un meurtre, il obéit ; mais le crime accompli, il tremble, il a peur devant la vision sanglante que lui montre ses sens hallucinés. Quoi de plus naturel ? Le somnambule de M. Bernheim, à l'encontre de celui de M. Liégeois, ne garde pas devant le cadavre de sa victime cette impassibilité stupéfiante et imprévue. Lui demande-t-on qui lui a

dit de le tuer ? Il répond immédiatement : c'est M. Bernheim ; et ce n'est que sur une nouvelle suggestion qu'il prétend avoir agi de son propre chef. Il y a là un enchaînement très serré, très naturel dans la succession des phénomènes, et l'on comprend qu'à la lecture de semblables expériences, M. Paul Janet (1) se soit oublié jusqu'à parler « des expériences malfaites et grossièrement conduites » de M. Liégeois.

Dans les exemples que nous venons de rapporter, la résistance du sujet à la suggestion criminelle, a été nulle. Mais il n'en est pas toujours ainsi, et l'école de Nancy reconnaît elle-même que certains sujets peuvent opposer des résistances plus ou moins sérieuses, ce qui, soit dit en passant, ne s'accorde pas très bien avec le caractère d'automatisme absolu qu'ils reconnaissent chez les personnes hypnotisées. Seulement, dans les idées nancéennes, ces résistances ne se présentent jamais avec une force irrésistible. Par la persévérance on arrive toujours à les vaincre. « Je suis convaincu dit M. Beaunis (2), qu'un exercice gradué et une sorte d'éducation permettrait toujours d'arriver à faire exécuter à un somnambule l'acte qui répugne le plus à son caractère ». Et l'auteur nous cite un exemple de ces résistances aux

1. Paul Janet. *Revue politique et littéraire*, p. 202.

2. Beaunis. *Du somnambulisme provoqué*, p. 182 et suiv.

suggestions. Il nous présente une double observation très curieuse à divers points de vue et que nous allons reproduire dans tous ses détails :

« M^{lle} A. E... est endormie par simple affirmation dormez ! Une fois endormie, je lui dis : Ecoutez-moi bien ; quand vous serez réveillée, vous irez dans la salle à manger, vous ouvrirez la porte d'en bas du buffet et vous prendrez dans le panier à argenterie une petite cuillère en argent. Puis quand vous l'aurez prise, comme vous aurez peur qu'on ne la trouve sur vous, vous la mettrez dans la poche de votre amie sans qu'elle s'en aperçoive (son amie, M^{me} H... était présente). Vous ne vous rappellerez pas que c'est moi qui vous l'ai dit, et si on vous demande quelque chose à ce sujet, vous ne saurez rien.

« Puis je la réveille. Au bout d'un instant, sa figure exprime une anxiété véritable ; elle nous regarde d'un air singulier ; puis, après un moment d'hésitation, elle se lève et va d'un pas délibéré dans la salle à manger. Nous l'entendons ouvrir le buffet, puis un bruit d'argenterie remué, et un peu après un bruit de papier froissé. Ensuite elle revient dans la pièce où nous étions ; elle est très rouge et paraît très émue.

« — Que fais-tu là, demande M^{me} H... ?

« — Moi ? rien.

Et elle continue à causer avec nous le plus natu-

rellement du monde. Nous sortons et faisons un tour de promenade dans le jardin. Voyant au bout d'un certain temps que la seconde partie de la suggestion ne se réalisait pas (mettre la cuillère d'argent dans la poche de son amie), je l'endors de nouveau tout en nous promenant et une fois endormie, je l'interroge.

— Qu'avez-vous fait tout à l'heure ?

Alors, d'un ton très calme et comme si sa décision était prise et qu'elle s'attendait à ma question :

— J'ai volé une cuillère d'argent.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Savez-vous que c'est très mal.

— Je ne pouvais faire autrement ; ce n'est pas ma faute, j'étais poussée.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai mise dans mon paquet (un paquet enveloppé dans du papier et qui se trouvait dans la salle à manger).

— Pourquoi ne l'avez-vous pas mise dans la poche de votre amie ?

— Je ne voulais pas qu'elle fut soupçonnée ; c'était moi qui avais volé : tout devait retomber sur moi.

— Qu'auriez-vous fait de cette cuillère ? Où l'auriez-vous mise ? dans votre chambre ?

— Jene l'aurais pas gardée ; je n'aurais pas voulu me servir d'une cuillère volée ; je l'aurais jetée.

Une fois réveillée, elle ne se rappelle rien. M^{me} H. A... qui venait d'être témoin de cette scène, me disant à ce propos qu'elle ne croyait pas qu'elle-même céderait à une pareille suggestion, je lui proposai d'en faire l'essai. Je l'endors par la fixation du regard, elle, me prévenant de son côté, qu'elle ferait son possible pour résister à la suggestion. Une fois endormie, je lui dis :

— A votre réveil, vous irez prendre la même cuillère, et vous la mettrez dans votre poche.

J'ajoute :

— Vous aurez beau résister, vous ne pourrez pas faire autrement.

Et je la réveille.

Nous assistons alors à un spectacle des plus curieux, à celui du combat intérieur qui se livre dans son esprit ; sa figure très expressive et très mobile, reflète toutes les phases de la lutte violente entre sa volonté et l'autorité de la suggestion qui lui a été faite ; ses yeux noirs révèlent toute la concentration de la pensée sur cette idée de vol qui hante son cerveau ; la face prend un caractère de sombre résolution ; un peintre qui aurait eu à rendre Clytemnestre ou lady Macbeth n'aurait eu qu'à copier servilement le modèle que nous avons sous les yeux. Il est évident que la lutte est acharnée entre le bien et le mal ; mais

quelque acharnée qu'elle soit, elle n'est pas longue. M^{me} H. A... se lève de son fauteuil ; on voit à son air dur, un peu farouche, que sa décision est prise ; elle va à la fenêtre, s'y arrête un moment, repart, s'arrête de nouveau, puis va droit au buffet, l'ouvre, prend la cuillère et la met dans sa poche. A cet instant, toute trace du combat intérieur de tout à l'heure a disparu ; la figure a repris son expression ordinaire ; elle est calme, un peu souriante. Nous l'avions suivi dans la salle à manger.

— Que faites-vous là, lui dis-je ?

— Rien.

— Qu'avez-vous fait tout à l'heure ?

— Rien, de l'air le plus innocent du monde.

— Je la regarde et je lui dis : dormez !

Elles s'endort immédiatement.

— Qu'avez-vous fait tout à l'heure ?

— J'ai volé une cuillère d'argent.

— Pourquoi ?

— Je ne pouvais faire autrement.

— Qu'en auriez-vous fait ?

— Je l'aurais gardée.

Je la réveille ; elle ne se souvient de rien et est très étonnée quand je lui dis qu'elle a pris la cuillère d'argent comme son amie. C'est la première fois qu'une suggestion de ce genre leur était faite à l'une et à l'autre. »

Et M. Beaunis fait suivre ces deux observations

des réflexions suivantes : « Ces deux expériences ne sont pas seulement intéressantes au point de vue de la résistance aux suggestions ; elles montrent jusqu'à quel degré on peut arriver par l'hypnotisme dans ce que j'appellerai l'exploration de l'intelligence humaine. On connaît les dragages faits dans ces derniers temps par les naturalistes pour étudier le fond de la mer ; on jette la sonde et on ramène à bord des échantillons qui nous font connaître ce qu'est la vie animale dans les profondeurs de l'océan. Ici, n'en est-il pas de même ? On jette pour ainsi dire la sonde dans les profondeurs de l'âme humaine et on ramène des phrases, des idées, des sentiments qui vont pénétrer dans les dessous de la vie morale, dans ce qu'il y a en nous de plus secret et de plus mystérieux.

« Voilà deux jeunes femmes d'une éducation à peu près semblable, vivant dans le même monde ; il ne faudrait pas les fréquenter longtemps pour être renseigné sur leur intelligence, leur caractère, leurs défauts, leurs qualités ; mais l'être moral lui-même, l'être virtuel qui existe au fin fond de nous-même et qui peut se révéler sous une impulsion donnée, vous ne le connaissiez pas ; elles ne le connaissent pas elles-mêmes. Vous les hypnotisez et cet être moral se montre à nu dans toute sa sincérité. Elles sont en apparence toutes les deux sur le même plan, et cependant quelle distance n'y a-t-il pas entre elles ?

Il est évident que dans l'échelle morale, l'une occupe un degré bien supérieur à l'autre. Les réponses des deux sujets ne jettent-elles pas une lueur inattendue sur ce qu'il y a en eux de plus caché et de plus intime, et n'y a-t-il pas là un véritable exemple de psychologie expérimentale ? Mais je reviens à la résistance aux suggestions. Dans certains cas, cette lutte intérieure peut durer très longtemps mais le sujet finit toujours par céder. »

Ainsi sur deux suggestions de vol données par M. Beaunis, l'une réussit à moitié et l'autre complètement. Certes, c'est un très beau succès ; de plus l'auteur nous laisse entendre que si ces deux sujets au lieu de recevoir pour la première fois une suggestion délictueuse en avait déjà reçu un certain nombre, les suggestions données se seraient réalisées point par point et dans tous leurs détails. Devons-nous néanmoins généraliser et prétendre que chaque fois, il en sera toujours ainsi, avec tous les sujets ? Nous ne le pensons pas. Nous ne croyons pas, contrairement à M. Beaunis, « que le sujet finira toujours par céder ». Les exemples qu'il nous donne, quelque probants, en apparence, qu'ils puissent être, ne sauraient être généralisés. En effet, remarquons que dans l'un et l'autre cas, nous avons affaire à des personnes extrêmement suggestibles. La première s'endort par simple suggestion, en écoutant prononcer le simple mot : dormez ! Et la deuxième fois le même pro-

cédé arrive à hypnotiser la seconde. Or quoi qu'en dise M. Bernheim, les personnes que l'on peut ainsi endormir par simple suggestion ne sont pas précisément communes. Plonger quelqu'un dans le sommeil par ce moyen indique chez celui-ci une réceptivité rare, une sensibilité exceptionnelle. Ces personnes, véritables girouettes mentales, vibrent au moindre souffle. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que de tels individus exécutent à la fin tous les ordres qui leur sont donnés. Et pourtant même dans ce cas, nous voyons que l'ordre hypnotique n'a pas été exécuté à la lettre. Le premier sujet n'a accompli que la moitié de la suggestion, celle qui le concernait personnellement ; il s'est refusé à exécuter l'autre. Et M. Beaunis, quand il a recommencé son épreuve, semble, dans la crainte d'un échec, ne pas avoir osé la reproduire dans son entier. Nous verrons bien d'autres exemples de résistance aux suggestions quand nous étudierons les expériences de La Salpêtrière.

Les auteurs que je viens de citer ne sont pas les seuls qui ont cherché à démontrer les dangers de la suggestion hypnotique. Pour ne pas trop allonger ce travail nous nous contenterons d'en signaler quelques-uns citons, par exemple, M. Charles Fourcault (1), avocat à la Cour de Paris et M. Focachon, pharma-

1. Fourcault, *La Loi*, 4 novembre 1885.

cien à Charmes ; ces deux expérimentateurs eurent l'idée de faire accomplir par leur sujet, les actes criminels que M. Jules Claretie mettait au compte de son héros, Jean Mornas. Mentionnons aussi le docteur Bottey (1) qui relate également dans son livre plusieurs expériences instituées au point de vue médico-légal, et dont les conclusions se rapprochent beaucoup de celles de MM. Bernheim et Liégeois. Rappelons enfin les noms du docteur Ladame (2), privat-docent de l'université de Genève, du professeur de Zurich, etc....

Et maintenant avant de quitter l'école de Nancy, résumons en quelques mots sa doctrine : Toute suggestion est irrésistible. L'hypnotiseur pourra toujours faire commettre à son sujet l'acte qu'il lui plaira de lui ordonner. Peu importe le caractère de cet acte ; peu importe la moralité de l'hypnotisé, la suggestion donnée sera toujours accomplie : elle sera pendant l'hypnose même, comme elle le sera après le réveil ; elle pourra l'être immédiatement aussi bien qu'à une échéance plus ou moins éloignée. Sans doute, dans certains cas, il y aura des résistances de la part des personnes hypnotisées. Mais ces dernières arriveront toujours à être vaincues, et toujours le sujet finira par obéir à son hypnotiseur. Une

1. Bottey. *Magnétisme animal*, pages 136 et suivantes.

2. Ladame. *Hypnotisme et médecine légale*, page 88.

tactique habile de ce dernier et surtout une éducation appropriée parviendront malgré tout à vaincre ses scrupules. Car le somnambule n'est au fond qu'une véritable marionnette qui ne pense, qui n'agit, qui ne sent que par l'intermédiaire de son hypnotiseur. Par conséquent, la question de la responsabilité criminelle ne se pose même pas pour des juges impartiaux. Le somnambule quelconque, auquel on a suggéré un crime, ne devrait pas tomber sous le coup de la loi, par cela seul qu'il l'exécute. Car cet acte, il ne peut pas ne pas l'accomplir. Tout se résout ainsi dans une très simple question de preuve : celle de l'hypnose et celle de la suggestion.

Cette doctrine a un grand mérite : celui de la netteté ; elle n'a qu'un défaut : sa généralité.

CHAPITRE VIII

L'école de la Salpêtrière : sa doctrine. — Ses critiques contre l'école de Nancy. — Opinion de M. Paul Richer. — Opinion de M. Charles Ferré. — Observations de Pitres. — Résistance à la suggestion par un refus pur et simple. — Expériences de Pitres. — Autres moyens de résister aux suggestions. — Que faut-il conclure des expériences de la Salpêtrière ?

L'école de la Salpêtrière avec Charcot et ses élèves à la tête desquels nous devons citer le regretté Gilles de la Tourette, a pris, pour ainsi dire, le contre-pied des théories nancéennes. Pour les expérimentateurs de Nancy, la suggestion était une épée de Damoclès constamment suspendue sur la tête des personnes hypnotisables. Pour les savants parisiens, au contraire, ce n'est en somme qu'un traitement bienfaisant, n'ayant guère d'action que sur les hystériques. Le danger, si danger il y a, est tellement vague, tellement incertain, que l'opinion publique aurait bien tort de s'en inquiéter outre mesure. L'école de la Salpêtrière a voulu réagir contre le courant déchainé par MM. Liégeois et ses collègues. Elle a voulu rassurer la foule des émotifs et des impressionnables ;

elle a donc dû, pour rétablir l'équilibre, appuyer fortement en sens contraire : peut-être même a-t-elle dépassé le but. En tout cas, par ses critiques judicieuses, par ses expériences bien conduites, elle a forcé les savants de Nancy eux-mêmes à revenir un peu sur leurs premières idées : enfin elle a contribué à dégager ce que nous croyons être aujourd'hui la vérité.

Cela veut-il dire qu'elle n'ait pas commis d'erreurs et de grosses erreurs ? Non. Au point de vue scientifique pure, ses conceptions sur les personnes hypnotisables (les seuls hystériques), sa division tripartite des états hypnotiques, n'ont guère plus d'adhérents. Au point de vue médico-légal, on a pu lui reprocher son opinion trop absolue. N'y a-t-il pas quelque exagération à considérer la suggestion comme absolument bénigne ? et, pouvons-nous souscrire par exemple à ces mots de Gilles de la Tourette « L'hypnotisme peut être la cause ou le prétexte de grands dangers, mais ce n'est pas dans la suggestion que résident ces derniers ». Nullement. Toutefois, nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment : les erreurs, nous les avons déjà signalées. Les exagérations, nous les indiquerons plus tard. Bornons-nous pour l'instant à exposer le fond de la doctrine.

Les périls de la suggestion, dit l'école de la Salpêtrière, sont purement imaginaires. La personne hyp-

notisée n'est pas un pur automate, comme le prétendent MM. Beaunis et ses collègues. « Il a une volonté relative, bien entendu, mais il en a une et sait parfaitement résister aux ordres qu'on lui donne. Sans doute, il est possible d'obtenir de certains sujets l'accomplissement de suggestions criminelles, mais il n'y a là que des crimes de laboratoire. Le sujet sait parfaitement que ce qu'on lui demande ne tire pas à conséquence ; ce n'est à ses yeux qu'une simple plaisanterie ; aussi s'y prête-t-il par pure complaisance. Mais, il est impossible de répéter dans la vie réelle ce que l'on obtient si facilement quand on se borne à faire perpétrer des crimes imaginaires. Car alors le sujet se rendant compte du danger qu'il coure, de la gravité que pourrait avoir son acte pour lui ou pour les autres, refusera purement et simplement de l'exécuter. Et l'on aura beau accentuer la suggestion, rechercher les somnambules les plus sensibles qui existent, on se heurtera à un obstacle absolument inébranlable.

« L'hypnotisé, en effet dit Gilles de la Tourette (1) n'est pas un pur automate, une simple machine que l'on peut faire tourner au gré de tous les vents de l'esprit. Il possède une personnalité réduite, il est vrai, dans ses termes généraux ; mais qui dans certains cas persiste entière et s'affirme nettement par

1. Gilles de la Tourette, *op. cit.*, p. 382.

la résistance qu'il oppose aux suggestions. Cette résistance, il peut l'affirmer de bien des manières. D'abord il peut répondre par un refus pur et simple : c'est ce qu'a noté un certain nombre d'auteurs et notamment M. Paul Richer.

« Une personne à l'état de somnambulisme, dit-il, peut se refuser complètement à accomplir certains actes pendant que pour tout le reste, elle n'oppose aucune résistance... Elle oppose souvent une certaine résistance à la suggestion. Elle discute, elle demande le motif, elle dit non. Le plus souvent ce pouvoir est faible. L'expérimentateur en a facilement raison ; mais quelquefois, cette résistance ne peut être vaincue. »

C'est ce que soutient également M. Charles Ferré (1) : « Une hypnotique, dit-il, peut résister à une suggestion déterminée qui se trouve en opposition avec ses sentiments profonds. Une de nos malades avait conçu une affection très vive pour un homme ; elle avait eu beaucoup à en souffrir, mais sa passion n'était pas éteinte. Si l'on évoquait la présence de cet homme, elle donnait immédiatement les signes d'une grande affliction ; elle voulait fuir, mais il était impossible de lui faire consentir un acte quelconque qui aurait pu être nuisible à celui dont

1. Ferré. *Les Hypnotisés hystériques*. Note communiquée à la Société médico-psychologique, 26 mai 1883.

elle avait été la victime : elle obéissait à tout autre ordre d'une manière automatique. »

Le sujet peut, de plus, consentir une suggestion et cependant se refuser à l'exécuter si l'accomplissement heurte trop violemment certaines de ses susceptibilités. Témoin ces deux exemples de Pitres (1) : « Un jour, dit le savant professeur de Bordeaux, j'ordonnai à une de nos malades hypnotisées d'embrasser après son réveil un des élèves du service, M. X... Une fois réveillée, elle s'approcha de l'élève désigné, lui prit la main, puis elle hésita, regarda autour d'elle et parut contrariée de l'attention avec laquelle on la regardait. Elle resta quelques instants dans cette position, l'air anxieux, en proie à une angoisse très vive. Pressée de questions, elle finit par avouer en rougissant, qu'elle avait envie d'embrasser M. X..., mais qu'elle ne commettrait jamais une pareille inconvenance.

« Pour vous rendre témoin, ajoute cet auteur, de ces résistances aux actes suggérés, j'endorms Emma, et après avoir placé une pièce d'argent sur la table, je dis à la malade : quand je vous aurai réveillée, vous irez prendre sur la table une pièce que quelqu'un a oubliée là. Personne ne vous verra. Vous mettrez la pièce dans votre poche. Ce sera un petit vol qui n'aura pour vous aucune conséquence fâcheuse. Je

1. Pitres. *Suggestions hypnotiques*, p. 54.

réveillai la malade. Elle se dirige vers la table ; elle cherche la pièce et la met dans sa poche en hésitant. Mais aussitôt après, elle la retire et la remet entre mes mains, en disant que cet argent n'est pas à elle, qu'il faut rechercher la personne qui l'a oubliée sur la table : Je ne veux pas garder cet argent, dit-elle, je ne suis pas une voleuse. »

Certains somnambules résistent à la suggestion en refusant de se réveiller. Voici encore un cas de Pitres qui montre nettement le phénomène :

« Quand on ordonne à certains sujets hypnotisés, dit-il, d'exécuter après leur réveil un acte qui révolte leur conscience, ils déclarent formellement qu'ils ne veulent pas obéir à un pareil ordre, et qu'ils ne se laisseront pas réveiller tant qu'on ne leur aura pas donné l'assurance qu'ils ne l'exécuteront pas. Et en effet, si on maintient l'injonction, il est impossible de les réveiller. L'insufflation sur les yeux, la compression ovarienne, rien n'y fait : le sommeil hypnotique ne cesse pas.

« Je n'ai observé jusqu'à présent ce mode de résistance que chez une seule malade, Albertine, et voici dans quelles circonstances : parmi les troubles nerveux qui peuvent survenir spontanément chez les hystériques, se trouve l'aphasie avec ou sans paralysie des membres. Albertine a présenté plusieurs fois des accidents de ce genre. Il lui est arrivé à différentes reprises de perdre complètement la parole

pendant plusieurs jours consécutifs. Cette aphasie hystérique n'a pas de gravité. On peut la faire disparaître par suggestion ou par l'application de courants électriques. Albertine cependant redoute beaucoup cet accident qu'elle considère à tort ou à raison comme le plus désagréable de tous ceux qu'elle a éprouvés. Or un jour je lui ordonnai, pendant qu'elle était endormie, de devenir aphasique après son réveil et de rester aphasique pendant deux heures consécutives. L'expérience réussit pleinement. Mais, quand je tentai plus tard de la répéter, Albertine déclara qu'elle ne voulait pas être aphasique après le réveil, et que, si je persistais à le lui ordonner, elle ne se laisserait pas réveiller. Je ne pensai pas alors qu'elle pût opposer aux manœuvres que nous employions d'ordinaire pour provoquer le réveil une résistance quelconque. Je maintins l'injonction et pratiquai l'insufflation sur les yeux, mais la malade ne se réveilla pas. Je la fis étendre sur son lit, je comprimai son ovaire gauche sans plus de succès. Je pressai plus fort, et le seul résultat que j'obtins fut de provoquer l'état léthargique à la place de l'état cataleptoïde. Je dus transiger et déclarer à la malade qu'elle ne serait aphasique que pendant cinq minutes. Elle finit par accepter ces conditions et je pus alors la réveiller sans aucune difficulté. J'ai refait cette expérience un assez grand

nombre de fois, et toujours les résultats ont été les mêmes.

D'autres somnambules résistent aux suggestions en tombant en léthargie au moment de l'exécution de l'acte.

« Nous avons, dit encore le professeur Pitres, il y a deux ans, dans le service, une jeune femme qui était facilement hypnotisable, et chez laquelle on pouvait provoquer sans aucune difficulté les mouvements d'imitation, les phénomènes de la prise du regard, les illusions et les hallucinations sensorielles. Mais il était impossible d'obtenir d'elle qu'elle frappât quelqu'un. Si on le lui ordonnait énergiquement, elle levait les mains et tombait en léthargie. »

D'autres enfin ont une crise d'hystérie, si on veut leur faire accomplir un acte contraire à leurs sentiments intimes.

« Un jour, dit Gilles de la Tourette, nous suggérons à W... qu'il fait très chaud. En effet, elle s'éponge le front et déclare que la chaleur est insupportable.

« — Allons-nous-en prendre un bain.

« — Comment avec vous ?

« — Pourquoi pas ? Nous allons aux bains froids ; vous savez bien qu'à la mer on se baigne, hommes et femmes ensemble, sans le moindre scrupule.

« Elle semble peu convaincue. Toutefois elle commence à retirer son corsage ; mais, au moment d'enlever son corset, son corps tout entier se raidit et nous

n'avons que le temps d'intervenir pour éviter avec peine une attaque d'hystérie, qui commence toujours chez elle de cette façon. Nous devons ajouter que W... est assez pudique. Evidemment, c'est pour cette raison qu'il s'est fait en elle un mouvement de révolte presque inconscient, et aboutissant au résultat que nous connaissons. Car dans des circonstances analogues, Sarah R... n'hésite nullement à quitter ses vêtements et à prendre un bain imaginaire. »

Nous voyons par toutes ces observations (et nous pourrions les multiplier presque à l'infini) que certains sujets sont parfaitement capables de résister aux suggestions qui présentent pour eux un caractère désagréable. Selon son tempérament propre, il emploie pour cela divers procédés ; mais le résultat est toujours le même : la suggestion donnée n'est pas accomplie. Que faut-il conclure de ces expériences ? devons-nous, comme l'école de la Salpêtrière, nous baser sur elles pour admettre qu'il sera toujours possible de résister à une suggestion ? Devons-nous généraliser les cas très nets qu'on nous signale pour soutenir qu'il en sera partout de même ? une semblable affirmation nous semble bien téméraire.

Examinons les choses de plus près : Nous remarquons d'abord qu'en refusant aux expérimentateurs de Nancy la faculté de ne jamais obtenir d'autres crimes que des crimes de complaisance, ne pouvant jamais être perpétrés en dehors du laboratoire,

l'école de la Salpêtrière a tenté une explication, plausible sans doute, mais (et pour cause) non susceptible de démonstration directe. L'objection, par cela même, perd donc beaucoup de sa valeur ; d'autre part, si les expériences faites à Paris montrent avec évidence que certaines personnes peuvent ne pas obéir à un ordre donné par le magnétiseur, n'oublions pas, ainsi que nous l'avons vu déjà, que les expériences exécutées à Nancy témoignent avec non moins de netteté que d'autres au contraire ne pourront s'empêcher d'obéir. De plus si nous décidons que le sujet hypnotisé n'est pas un automate, qu'il a conservé sa personnalité, qu'il est capable même pendant l'hypnose de résistance et de volonté, nous devons en bonne logique le déclarer sinon entièrement responsable de ses actes, du moins reconnaître en lui une responsabilité limitée, atténuée, bref une demi-responsabilité. C'est ce que ne craint pas d'avancer le professeur Pitres : « En fait, dit-il, l'irresponsabilité des hypnotisés n'est pas toujours absolue, bien qu'il y ait encore beaucoup de considérations et de restrictions à apporter à cette formule. »

Gilles de la Tourette, le porte-parole de Paris, refuse d'admettre la responsabilité des somnambules criminels. Pourquoi ? Puisqu'une personne hypnotisée peut toujours résister à un ordre qui lui est donné, ne devrait-elle pas être regardée comme responsable du moment où elle l'accomplit ? Gilles de

la Tourette ne se montre donc pas logique avec lui-même. A notre sens l'école de Paris n'a démontré qu'une chose : c'est que les savants de Nancy avaient posé le problème en termes beaucoup trop absolus. Il y a, en effet, un très grand nombre de personnes hynoptisables et suggestibles qui n'accompliront pas, si elles ne le veulent pas, les actes délictueux auxquels on les conviera.

CHAPITRE IX

Opinions nouvelles des expérimentateurs de Nancy.

Conclusion à laquelle nous nous arrêterons

C'est à peu près cette conclusion d'ailleurs que les savants de Nancy, impressionnés par les expériences de la Salpêtrière, ont adopté par la suite, en prétendant toutefois qu'ils avaient toujours pensé ainsi. Dans un article publié par M. Bernheim (*Revue de l'hypnotisme*, 1^{er} mai 1888, p. 322) cet auteur prétend qu'il n'a jamais soutenu que le somnambule appartenait toujours à son hypnotiseur. Peut-être était-ce, en effet, la pensée de M. Bernheim ; mais il a eu alors un très grand tort, celui de ne pas l'avoir plus clairement exprimée. En tout cas cette opinion n'a pas été partagée, au début du moins par ses collègues ; nous avons vu en quels termes généraux s'exprimaient MM. Beaunis et Liégeois. Nous ne sachons pas qu'ils aient quelque part établi des distinctions. Et telle semble être bien encore l'idée de M. Liégeois (1) dans l'ouvrage qu'il a publié en 1889.

1. Liégeois, *op. cit.*, p. 751.

« L'hypnotisation, dit-il, permet de donner aux hypnotisés qui arrivent au somnambulisme profond des suggestions d'actes qu'ils réalisent fatalement, sans en avoir conscience. » Là encore, nous ne voyons ni restrictions, ni réserves. Toutefois, à l'heure actuelle, le professeur de Nancy semble être un peu revenu sur la question d'automatisme du sujet hypnotisé. Il déclare avec raison selon nous, que l'automatisme ne porte que sur le point précis qui fait l'objet de la suggestion (nous ajouterons : à condition qu'elle ait été acceptée), il prétend (on ne s'en serait guère douté en lisant son mémoire) qu'il n'a jamais soutenu que le somnambule, en puissance de suggestion, devenait non plus un homme, mais une chose ; qu'il n'avait plus ni pensée, ni sentiment, ni jugement, ni raisonnement.

En somme au milieu de ces expériences contradictoires, à quelle conclusion définitive, devons-nous nous arrêter ? A celle-ci nous semble-t-il : la plupart des sujets mis en somnambulisme ne sont nullement vis-à-vis de l'hypnotiseur, comme un bâton entre les mains du voyageur. A toutes les suggestions qui leur sont faites, ils peuvent opposer une résistance souvent invincible. S'ils ne le font pas ordinairement, si toute suggestion faite est presque toujours réalisée, c'est qu'en général ces dernières leur sont agréables ou indifférentes et qu'alors, pour complaire à leur hypnotiseur, ils s'empressent

de les exécuter. Mais il n'en est plus de même des idées suggérées qui constitueraient un danger quelconque pour l'hypnotisé ou pour la société. Dans ces conditions, les sujets ont le pouvoir de ne pas obéir à leur hypnotiseur. Accomplissent-ils l'acte demandé, ils le font en pleine liberté ; ils doivent donc en accepter toutes les conséquences ; et, s'il y a lieu, ne pas échapper au châtement. La suggestion qui a précédé l'action n'en a pas été la cause irrésistible, il n'y a pas lieu d'en tenir compte. D'ailleurs un acte criminel accompli dans ces conditions sera très rare, et il est peu probable que les tribunaux aient jamais à s'en occuper.

Par contre, il est certaines personnes sur lesquelles la suggestion, quelle qu'elle soit, exerce un pouvoir absolu. Ces personnes, en petit nombre heureusement, peuvent être rangées en deux classes qui se confondent d'ailleurs au point de vue de l'étude de la responsabilité : ce sont en premier lieu les personnes extrêmement suggestibles ; celles-ci exécuteront sans sourciller toutes les suggestions qu'on pourra leur donner. Elles seront bien véritablement un instrument passif dans la main de l'hypnotiseur, un automate, un être dénué de toute volonté propre. L'hypnotiseur pourra certainement en faire ce qu'il voudra. Il ne sera même pas nécessaire de les endormir pour les amener à accepter une suggestion criminelle.

Ce sont en second lieu, les personnes auxquelles la suggestion donnée cadre bien avec leurs propres sentiments. Hypnotisez un individu et suggérez lui d'aller poignarder son ennemi mortel ; il n'hésitera pas une seconde. Il en sera de même chez les personnes qui n'ont pas la conscience du bien et du mal, chez les amoureux ou chez les sujets dont la profession a développé les instincts sanguinaires. Ceux-là non plus n'hésiteront guère à accomplir l'acte criminel qui leur sera ordonné. Tous ces gens-là (en théorie tout au moins) peuvent devenir un instrument terrible dans la main de l'hypnotiseur.

Cette conclusion a été nettement adoptée par M. Bernheim (1) dans le rapport qu'il a présenté au congrès de Moscou en 1897. On comprend sans peine que cette théorie n'est pas faite pour simplifier la besogne des médecins experts ou des juges chargés d'apprécier le degré de culpabilité et de responsabilité d'un accusé. Dans quel cas la suggestion a-t-elle eu une influence ? dans quel cas, au contraire, doit-on la considérer comme nulle et non avenue ? Le problème n'est pas facile à résoudre puisque nous donnons pour seul critérium le degré plus ou moins grand de suggestibilité ou de moralité de l'individu. Il y a là une pure question d'espèces qui sera s'il s'en présente, fort délicate à apprécier.

1. Bernheim. *Suggestions mentales*. Congrès de Moscou, p. 14 et suiv.

Nous allons maintenant rechercher dans la deuxième partie de notre travail quelle est la responsabilité des personnes qui accomplissent une action sous l'influence d'une suggestion irrésistible et celle des personnes qui ont pu la leur donner. Nous examinerons la question au double point de vue pénal et civil. Nous nous demanderons ensuite comment on peut arriver à dépister l'auteur d'une pareille suggestion. Nous terminerons enfin cette seconde partie par un aperçu de la législation étrangère en matière d'hypnotisme.

Deuxième Partie

CHAPITRE PREMIER

Responsabilité pénale de l'hypnotisé. — Que les personnes qui ont accompli le délit sans avoir pu résister à la suggestion doivent être déclarées irresponsables. — Difficultés de prouver qu'il en a bien été ainsi. — Cas des personnes très suggestibles : le juge ne peut pas ordonner l'hypnotisation d'office. — Cas des personnes qui ont accompli l'acte suggéré parce qu'il était en harmonie avec leurs propres sentiments. — Doctrine nouvelle soutenue en Belgique ; distinction ingénieuse qu'elle apporte dans la résolution du problème.

Supposons pour simplifier le problème qu'il n'y ait aucun doute sur l'existence même de la suggestion, et qu'il soit définitivement établi que l'ordre suggéré ait bien été donné dans l'état hypnotique. Que conclure alors au point de vue de la responsabilité pénale de l'auteur du crime ? La question présente de nombreuses difficultés. Elle serait certainement très simple si nous avions admis la vieille conception de M. Liégeois : toute suggestion étant irrésistible, la preuve même de l'existence de cette dernière serait

une cause de non-imputabilité. On n'aurait en effet qu'à appliquer l'article 64 du Code pénal : il n'y a ni crime ni délit lorsque le prévenu a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister. Mais il n'en est pas ainsi. Nous avons démontré qu'un individu ordinaire était parfaitement capable de résister à une suggestion ; mais qu'il y avait lieu néanmoins de faire exception pour deux catégories de personnes : celles qui présentent une grande réceptivité à la suggestion et celles qui sont prédisposées par leur état d'âme à exécuter une suggestion déterminée ; la suggestion est alors la goutte d'eau qui arrive à faire déborder le vase. Toutefois, nous avons dit que les personnes de ce genre ne constituaient qu'une faible minorité. Or, par hypothèse, nous avons supposé que la suggestion avait précédé l'acte incriminé. Comment donc faire la preuve que l'ordre donné dans l'état d'hypnose a dû être fatalement exécuté ? Qu'entre lui et le délit, il y ait eu relation de cause à effet ? C'est fort difficile et, cependant, seule cette preuve permettrait d'absoudre le coupable.

Envisageons d'abord le premier cas. Nous avons affaire à une personne très suggestible. Comment le démontrer ? Le moyen le plus simple, semble-t-il, celui qui, du moins, vient immédiatement à l'esprit, c'est d'essayer la puissance de l'hypnotisme sur cet individu. Mais ce procédé répugne à nos âmes éprises de liberté individuelle. Cette main-mise sur

l'esprit d'une personne, cette emprise de sa volonté est fort mal vue par un grand nombre de médecins ; et sans aller jusqu'à dire avec l'un d'eux, que le juge qui agirait ainsi, mériterait d'être flétri et dépouillé de sa robe, nous ne pouvons que souscrire à ce sentiment respectable. Mais ce scrupule de la liberté humaine ne doit intervenir qu'au cas où l'on se proposerait d'agir à l'encontre de la liberté de l'individu. Il cesse, et l'objection n'a plus sa raison d'être, si une telle expertise est sollicitée par le sujet lui-même. Il n'y a dès lors aucune raison de ne pas se servir de ce moyen de contrôle. Mais si, pour un motif quelconque, l'intéressé se refuse à subir cette épreuve, comment s'y prendre pour démontrer son irresponsabilité ? Question peu commode à résoudre. Et aussi dans l'hypothèse d'une simulation toujours possible et souvent difficile à dépister, quelle conduite tiendra-t-on ? Peut-être la recherche des antécédents du coupable, l'étude approfondie de son caractère semblent-ils les moyens les plus rationnels et les plus efficaces.

Que dire maintenant des individus de la seconde catégorie ? Pour eux la suggestion a été le coup de pouce qui déclanche la machine. C'est une personne, par exemple, qui, animée d'une haine profonde pour quelqu'un, est incitée par suggestion à assassiner son ennemi, ou bien, c'est encore un individu inconscient du bien et du mal et qu'on détermine sous l'influence

du sommeil magnétique à commettre un crime ou un délit quelconque. Les individus de cette catégorie ne résisteront pas à la suggestion. Ils l'accompliront fatalement ; et pourtant ils sont bien irresponsables. Eux aussi ont été contraints par une force à laquelle il leur a été impossible de résister. Mais comment démontrer qu'il en a bien été ainsi ? Une telle enquête ne sera pas commode, et pourtant de son résultat dépend le sort de l'accusé.

Nous avons admis, par application de l'article 64, l'irresponsabilité pénale de la personne qui a commis son acte sous l'empire d'une suggestion irrésistible, et nous croyons qu'on ne peut guère faire différemment. Une autre théorie a pourtant été soutenue notamment en Belgique (1).

Celle-ci distingue soigneusement le cas où la personne s'est hypnotisée elle-même, ou bien laissée hypnotiser, et celui où l'individu a été endormi de force et par surprise. Dans ce dernier cas, comme il n'y a eu aucune intention, aucune volonté de sa part, on ne fait pas de difficultés pour conclure à son irresponsabilité. Mais il n'en est pas de même de la première hypothèse. On envisage alors la qualité de l'acte accompli : rentre-t-il dans la catégorie des faits que la loi réprime, comme étant le résultat d'une simple faute, on décide que l'hypnotisé est respon-

1. Pandectes Belges (Répertoire), art. : Hypnotisme.

sable ; dans le cas contraire on conclut à son irresponsabilité. Exemple : A-t-on obligé un individu hypnotisé à apposer une fausse signature au bas d'un acte quelconque, on considère son état comme une excuse absolutoire. Au contraire, a-t-il commis par suggestion hypnotique un incendie, un meurtre ? A-t-il fait des blessures à autrui ? Alors comme la loi punit des actes de ce genre quand ils sont le résultat de la négligence, de l'imprudence, d'une faute en un mot, on déclarera l'hypnotisé pleinement responsable et on lui laissera subir toutes les conséquences de son action.

La théorie ne manque ni de délicatesse ni d'ingéniosité. Nous croyons cependant qu'on ne peut guère comparer la situation de l'individu qui en blesse un autre par imprudence, avec celle de la personne qui accomplit le même acte par suite d'une suggestion hypnotique. La ressemblance est beaucoup plus apparente que réelle. Sans doute on peut bien dire que, dans certains cas, la seconde a commis une faute en se laissant priver de son libre arbitre ; mais on ne peut pas généraliser la solution. Quelle faute, par exemple, est-il possible de relever à sa charge quand le sommeil a été recherché dans un but curatif ? Si on adoptait cette manière de voir, il conviendrait tout au moins d'y apporter des distinctions. Mais, somme toute, elle me paraît peu conciliable avec les termes absolus de l'article 64. Nous reviendrons d'ailleurs

sur cette question de faute, quand nous étudierons la responsabilité civile de la personne hypnotisée.

On voit donc combien la conception que l'on se fait actuellement sur la puissance de la suggestion, complique le problème de la responsabilité de l'hypnotisé. Et j'ai supposé le cas où la suggestion ne faisait pas l'ombre d'un doute. Or la démonstration de son existence n'est pas un des points les moins épineux du problème.

Enfin il est hors de doute que la personne qui s'est faite endormir pour trouver dans la suggestion le courage de perpétrer son forfait, doit en être déclarée complètement responsable ; bien qu'une fois la suggestion effectuée, il lui fut impossible de s'y soustraire. Dans ce cas, cette personne est à la fois l'auteur intellectuel et matériel de l'acte commis. Sa responsabilité demeure entière.

CHAPITRE II

Responsabilité de l'hypnotiseur. — Cas ordinaire : le délit a eu pour cause directe et immédiate la suggestion. — Comment atteindre l'hypnotiseur criminel ? — En bonne logique, il devrait être déclaré auteur principal. — Tel n'est pas le système du Code. — N'y aurait-il pas néanmoins possibilité, en raison du caractère purement passif de l'acte accompli par l'hypnotisé, de traiter l'hypnotiseur comme auteur principal ? — Application à l'hypnotiseur criminel de l'article 60, § 1 du Code pénal. — Qu'il y a peut-être dans cette tentative un raisonnement par analogie. — Les mots : artifices ou machinations coupables, et abus d'autorité et de pouvoir sont-ils véritablement satisfaisants ? — Que le crime simplement tenté par suggestion devrait être puni. — Application à notre matière de la théorie dite de la complicité délit distinct. — De la qualité de médecin considérée comme circonstance aggravante. — Responsabilité en cas de dommages inconsciemment causés à la personne endormie par l'hypnotiseur. — Cas où il y a suggestion criminelle, mais où la suggestion n'a pas été la cause fatale de l'acte.

Sa responsabilité est très variable selon les cas.

Nous allons d'abord étudier le cas ordinaire celui où le délit a eu pour cause directe et unique la suggestion. Dans ce cas la responsabilité de l'hypnotiseur ne fait aucun doute. Mais de quelle façon l'atteindre ? Comment pourrions-nous le frapper ? C'est ce que

nous allons examiner. Si nous faisons abstraction complète de notre législation pénale, nous pourrions raisonner ainsi : le vrai, le seul coupable, c'est évidemment l'hypnotiseur. C'est lui qui a conçu, préparé et même exécuté le crime quoiqu'indirectement, puisque, dans sa main, l'hypnotisé criminel n'a été qu'un être passif ; c'est donc lui seul qui devrait être puni et à titre d'auteur principal. Mais notre Code ne nous permet pas un tel raisonnement. Et de prime abord, on se demande même si la question peut être posée. L'auteur principal, dans notre système actuel, est celui qui accomplit le fait criminel proprement dit, celui qui, par exemple, frappe l'individu dans un meurtre, qui soustrait la chose d'autrui dans un vol. Toute autre personne qui l'assiste ne peut considérée que comme complice. Par conséquent, l'hypnotiseur, qui n'opère pas lui-même et se borne à faire commettre le délit, ne pourra jamais être poursuivi que comme complice. Voyons cependant les choses de plus près. Nous avons constaté dans la première partie de ce travail que l'hypnotisé, dans les cas où nous avons admis « l'irrésistibilité » de la suggestion, accomplissait fatalement l'ordre hypnotique ; qu'il n'était qu'un instrument dans la main de l'hypnotiseur, et un instrument aussi passif qu'un poignard ou un revolver. Or, dans ces conditions, n'y a-t-il pas quelque abus à le déclarer auteur

principal, lui véritable machine qui ne peut agir que sur une impulsion ?

La qualification d'auteur suppose à notre sens, et même, croyons-nous, dans le système du Code, un individu capable d'apprécier l'acte qu'il doit commettre, de n'y donner son consentement qu'après un examen raisonné si court qu'il puisse être, la possibilité enfin de vouloir ou de ne pas vouloir, son refus dût-il entraîner pour lui les pires désagréments. Mais cette manifestation du libre arbitre ne peut exister dans la suggestion ; par cela seule qu'elle est donnée, elle est acceptée et cela sans résistance possible. La propre personnalité de l'individu a disparu, ce n'est pas elle qui intervient dans l'acte. C'est l'hypnotiseur qui agit par son intermédiaire ; c'est lui qui le dirige dans toute sa marche vers le crime. Vis-à-vis de ce dernier ce n'est qu'un corps sans volonté, inerte en quelque sorte, absolument comparable à un objet matériel. C'est le poignard dans la main de l'assassin, poignard actif si l'on veut, mais poignard inconscient. Pourquoi donc ne pas le considérer comme tel ? Et déclarer celui qui s'en sert : auteur principal et unique du délit ? Q'une personne qui commet un meurtre, sous la menace d'un revolver braqué sur elle, soit considérée comme auteur du crime, on le comprend sans peine : elle a eu l'intention de donner la mort. Sans doute son consentement n'a pas été absolument libre et c'est seulement pour se

mettre elle-même à l'abri d'un sérieux danger qu'elle a pris cette résolution extrême. Il n'en est pas moins vrai qu'elle aurait pu choisir entre ces deux alternatives : Donner la mort ou la recevoir ; elle avait la plénitude de sa raison. Notre Code pénal, dans ce cas là, aurait pu déclarer auteur principal l'instigateur du crime, et complice celui qui l'exécute ; il aurait pu aussi considérer le premier comme auteur intellectuel, et le second comme auteur matériel. Il ne l'a pas fait ; il a choisi une conception différente. Or, quelles que soient les critiques que soulève en théorie pure une pareille manière de voir, elle a néanmoins une raison d'être. Il y a bien là deux personnes en présence : l'une oblige l'autre à commettre le délit ; mais la première ne se supprime pas à la seconde. Le système peut donc se soutenir. Il n'en est plus ainsi quand il s'agit de l'hypnotisme ; ici l'opérateur a pris possession de l'esprit de son sujet ; c'est lui ou plutôt l'idée qu'il a introduite dans son cerveau qui commande à tous les mouvements du sujet. Pour l'accomplissement de l'acte, l'hypnotiseur s'est incarné pour ainsi dire dans la personne de l'hypnotisé et celui-ci ne tend qu'à une chose, se débarrasser le plus vite possible de cet hôte singulièrement gênant. Comment dès lors ne pas considérer le premier comme le seul et unique auteur de l'acte incriminé ? Nous n'insisterons pas plus longtemps sur cette théorie ; nous n'en méconnaissons

pas nous-même la hardiesse et nous n'avons guère l'espoir de convaincre les criminalistes que la question de la responsabilité hypnotique pourrait intéresser. Nous nous bornerons donc à faire remarquer que si cette manière de voir était adoptée, notre sujet en serait considérablement simplifié et tous nos développements ultérieurs à peu près inutiles.

D'après la doctrine moderne, on ne peut atteindre l'hypnotiseur qu'en le considérant comme complice. Comment cela ? La loi a fixé limitativement le cas de complicité, et on ne peut les étendre par voie d'analogie ni par *a fortiori*. L'article 60 § 1 qui traite de la complicité par provocation, semble nous fournir la clef de ce problème. Ce texte soulève néanmoins quelques observations.

Dans le paragraphe 1 de cet article, deux expressions peuvent convenir à notre sujet. Ce sont les mots : machinations et artifices, abus d'autorité et de pouvoir. Le premier est adopté par notre éminent maître M. Le Poittevin (1) ; le second rencontre au contraire les préférences de son distingué collègue M. Garçon (2). Lequel choisir ? Ni l'un ni l'autre ne semble bien satisfaisant. En premier lieu n'est-ce pas les détourner de leur sens propre que d'employer les termes abus d'autorité et de pouvoir, pour

1. Le Poittevin. *Cours de droit criminel* 1904-1905.

2. Garçon, *Code pénal*, annoté article 60 ; n° 261. Cf. art. 64 : n° 21-22. 79.

frapper comme complice l'hypnotisateur coupable? C'est en tout cas leur donner un sens singulièrement compréhensif. Cependant je les préférerais encore à « machinations et artifices coupables » car ils ont l'avantage d'englober un plus grand nombre de cas. Si, en effet, les expressions « machinations et artifices » s'adaptent très bien, quand celui qui donne la suggestion se confond avec l'hypnotiseur ; il n'en est plus de même quand les deux actes ne sont pas accomplis par la même personne. Primus, par exemple, rencontrant Secundus profondément endormi, profite de son sommeil pour lui donner une suggestion hypnotique. Il n'y a pas là à proprement parler de « machinations ou d'artifices ». Tandis qu'on peut soutenir au contraire qu'un fait semblable constitue un abus de pouvoir.

Supposons en outre que deux personnes s'associent, Primus et Secundus, pour suggérer à quelqu'un un acte criminel. Primus endort la victime, Secundus lui donne l'ordre hypnotique. Ce dernier tombera sous le coup de l'article 60 § 1 ; mais quel texte alors appliquerons-nous à Primus ? Le paragraphe 2 de l'article 60 dit : seront punis ... ceux qui auront procuré des armes, des instruments, ou tout autre moyen qui aura servi à l'action. Peut-on rattacher à ce terme moyen le sommeil hypnotique ? Cela n'est guère sérieusement soutenable ; et d'ailleurs parviendrait-on à faire accepter cette assimilation que

l'article serait encore inapplicable. Car les moyens qu'il indique doivent avoir servi à l'action, c'est-à-dire à l'accomplissement du délit proprement dit et non pas à la persuasion du délinquant. Trouverons-nous une solution dans le paragraphe 3 du même article ? « Seront punis ... ceux qui auront, avec connaissance, aidé ou assisté l'auteur de l'action dans les faits qui l'auront préparée ou facilitée, ou dans ceux qui l'auront consommée. » La réponse ne serait pas douteuse, si nous voyons dans l'hypnotiseur l'auteur principal ; mais comme nous ne le considérons que comme complice, ce paragraphe non plus, ne saurait s'appliquer.

Dans l'état actuel des textes, nous ne voyons aucun moyen de frapper Primus, et cependant, n'est-il pas aussi coupable que l'autre ? Il a pu connaître la victime ; l'amener à se laisser endormir et la livrer pieds et poings liés à son complice. L'impunité dont il bénéficie ne choque-t-elle pas nos idées de justice ? Comme on vient de le voir par ce rapide aperçu, notre législation pénale ne laisse pas que d'être en matière d'hypnose, très incomplète et très insuffisante. Il est même curieux qu'à l'époque où l'on faisait de la suggestion un véritable épouvantail, il ne se soit trouvé personne pour déposer sur le bureau des Chambres une proposition de loi concernant cette matière.

Supposons maintenant que pour une raison indé-

pendante de la volonté de l'hypnotiseur (mort subite de l'hypnotisé ou de la future victime par exemple), le crime suggéré n'ait pas été accompli. Dans le système du Code, l'hypnotiseur ne sera pas punissable. En effet, dit-on, le complice n'est puni que parce qu'il emprunte la criminalité de l'auteur principal. Or ici cette criminalité n'existe pas, aucune infraction n'ayant été commise. Donc, il échappera à toute poursuite. Ce système qu'il est permis de trouver un peu vieillot, a soulevé bien des critiques. Dans notre sujet en particulier, son insuffisance est clairement manifeste. Voici un individu qui a suggéré un acte criminel à une personne préalablement plongée dans le sommeil hypnotique ; il lui a donné toutes les instructions nécessaires ; il a aplani toutes les difficultés d'exécution ; il a rempli son rôle jusqu'au bout. Donc, en ce qui le concerne, le crime est accompli ; et sa nocuité est indéniable. Or, faire dépendre sa culpabilité d'un fait postérieur à la suggestion, complètement indépendant de sa volonté, c'est donner à la responsabilité pénale une base quelque peu critiquable.

Un semblable individu ne mériterait-il pas d'être frappé uniquement pour sa participation dans le crime avorté ? et cela sans avoir à faire entrer en ligne de compte le résultat de la suggestion ? N'y a-t-il pas dans un acte de ce genre un véritable délit distinct susceptible d'être réprimé pour lui-même et

indépendamment de ses suites ? On ne peut que regretter en cette matière le silence du législateur.

Mais, allons plus loin, et supposons le crime perpétré. Le système d'emprunt de la criminalité du fait d'autrui présente encore certaines conséquences fâcheuses. Il en est ainsi par exemple au point de vue des circonstances aggravantes. Prenons un exemple classique ; l'hypnotiseur est le fils de la victime. Avec le système actuel, il ne pourra être puni que pour un meurtre ordinaire. Imaginons au contraire que la personne assassinée soit le père de l'auteur principal, l'hypnotiseur complice sera frappé des peines réservées au parricide.

Aussi la théorie nouvelle de la « complicité délit distinct » nous semble-t-elle à bien des égards préférable à notre théorie actuelle. Ici, en effet, on considère le caractère du délit dans la personne de chacun des délinquants ; par conséquent les bizarreries que nous venons de signaler ne peuvent plus exister.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces idées nouvelles sur la complicité, cela nous entrainerait un peu trop loin de notre sujet ; nous tenons seulement à faire remarquer qu'elles s'appliquent merveilleusement bien ici. En effet, une des principales objections qu'on a faites à leurs auteurs consiste à dire : vous prétendez, entre autres choses, pour soutenir votre théorie que chaque co-partici-

pant se sert des autres comme il se servirait de moyens naturels ; or, cela n'est pas tout à fait exact ; quand on se sert d'un moyen naturel et qu'on agit seul, le secours que vous apporte ce moyen est totalement inconscient ; tandis qu'en réalité, les co-participants sont des forces volontaires que vous avez associées à la vôtre, des volontés étrangères que vous avez réunies. En bonne logique il est difficile de les comparer purement et simplement à des forces naturelles. Eh bien, cette objection ne porte pas ici. L'hypnotisé, avons-nous dit déjà à plusieurs reprises n'a pas de volonté propre. Il n'est qu'un simple automate mis en mouvement par l'hypnotiseur ; c'est donc bien un moyen naturel au sens exact du mot, et, à ce point de vue tout au moins, la théorie moderne sur la complicité « délit distinct » nous semble irréfutable.

Enfin, en cette matière, peut-être serait-il bon de faire la distinction suivante : L'hypnotiseur (c'est-à-dire celui qui a donné la suggestion) est-il ou n'est-il pas médecin. Nous croyons que cette dernière qualité pourrait être considérée comme une circonstance aggravante. L'homme de l'art a, par la force des choses, une facilité beaucoup plus grande de recruter des sujets. Son titre, la dignité de sa profession, les bienfaits curatifs que l'on peut attendre de l'hypnotisme, tout cela contribue à vaincre les scrupules de bien des gens qui, dans les circons-

tances ordinaires, repousseraient avec énergie l'idée de se faire endormir. Le médecin qui profite de ces avantages pour suggérer un acte criminel, n'est-il pas plus coupable encore que l'hypnotiseur ordinaire ? Non seulement, il viole les règles d'honneur qui sont l'apanage de sa profession, mais aussi, en raison de ses connaissances spéciales, il peut se montrer particulièrement dangereux pour la société et rendre très difficile la découverte du coupable. Aussi une répression particulièrement sévère pourrait-elle à bon droit être réclamée.

Jusqu'à présent, nous n'avons parlé que des suggestions attentatoires à la vie ou à la propriété d'autrui. Parlons maintenant des suggestions dangereuses pour la vie ou la fortune du sujet lui-même et dans lesquelles l'hypnotiseur jouera le rôle d'auteur principal. L'étude de cette question ne présente aucune difficulté quand l'hypnotiseur a intentionnellement attenté à la vie de l'hypnotisé, quand par exemple, il lui a dit : la première fois que vous irez vous baigner dans une eau profonde, vous aurez le bras et la jambe gauches paralysés. Sans doute la preuve de l'acte criminel serait dans ce dernier cas presque impossible à établir ; l'auteur, pour peu qu'il ait pris quelques précautions serait, presque à coup sûr, assuré de l'impunité. Il n'en reste pas moins vrai qu'au point de vue strictement théorique, sa responsabilité pénale ne soulève aucun doute. Au contraire,

il n'en est pas de même, quand le dommage causé au sujet (mort ou blessures par exemples), se trouve être le résultat de circonstances complètement indépendantes de la volonté de l'hypnotiseur. Pour mieux préciser notre pensée, modifions un peu l'exemple que nous avons donné tout à l'heure : supposons que l'expérimentateur ait dit simplement : Dans quinze jours, à trois heures de l'après midi, vous aurez le bras gauche paralysé et cela pendant une dizaine de minutes. Si, à l'époque où la suggestion doit s'accomplir le sujet se trouve justement en train de prendre un bain dans une rivière profonde, il se noiera à peu près certainement. Un tel résultat est parfaitement possible, puisque nous savons qu'avant le moment précis où la suggestion doit s'accomplir, l'hypnotisé n'en a aucune prescience.

Que ferons-nous dans ce dernier cas ? Poursuivons-nous l'opérateur pour homicide involontaire ? Lui appliquerons-nous l'article 319 du Code pénal ? La question est fort délicate et dans l'exemple ci-dessus indiqué, nous ne saurions vraiment trop quelle solution proposer. De toutes façons, on ne peut guère formuler de règles générales ; il y a là une question d'espèces. Tout dépendra évidemment des circonstances.

Envisageons enfin le cas où la suggestion a été faite chez une personne qui aurait pu lui résister. Cela revient à dire que, bien que l'exécution du

crime ait suivi la suggestion, cette dernière n'a été que pour peu de chose dans la détermination qu'à pu prendre l'individu de commettre le crime. Quelle sera alors la responsabilité de l'hypnotiseur ? A proprement parler, il n'a pas été complice du crime : la suggestion qui dans sa pensée avait bien le caractère d'un ordre n'a agi en réalité que comme un simple conseil : or, dans notre droit, le simple conseil ne suffit pas à engendrer la complicité par provocation. Il n'y a pas eu non plus abus de pouvoir, puisque quant à la perpétration du crime, le pouvoir de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé était à peu près nul. Pourrait-on l'atteindre en se servant des mots machinations ou artifices coupables ? Nous ne le pensons guère, car pour que la responsabilité de l'auteur des « machinations et artifices » se trouve engagée, encore faut-il qu'elles aient eu pour effet de déterminer sur l'esprit de l'individu une contrainte morale suffisante. L'article 60 ne saurait donc lui être applicable ; et cependant nous sentons parfaitement qu'il y a là une situation spéciale susceptible d'une répression. L'hypnotiseur a eu nettement l'intention de faire commettre un crime ; il s'est servi de la suggestion hypnotique pour arriver à ses fins ; sa culpabilité morale ne souffre donc aucun doute. Seulement il est tombé sur un sujet réfractaire à la suggestion, cette dernière a eu tout au plus pour rôle d'éveiller, dans l'esprit de l'individu, l'idée du

crime comme aurait pu le faire un simple conseil donné à l'état de veille. Et c'est postérieurement à cette suggestion et pour des raisons autres que celle-ci, que l'hypnotisé a exécuté l'acte commandé.

L'hypnotiseur, pourrait-on dire, a tenté de faire commettre un délit, mais sa tentative n'a pas réussi. Nous croyons qu'une semblable tentative mériterait d'être réprimée en raison même des difficultés de preuve que l'on aurait pour déterminer la part exacte qui revient à la suggestion dans la perpétration de l'acte délictueux.

Voici brièvement exposées les principales questions que soulève la responsabilité de l'hypnotiseur. Certes le sujet est loin d'être épuisé, et une étude plus approfondie ne manquerait certainement pas de faire surgir bien de nouvelles questions. Néanmoins ce rapide exposé, quelque imparfait qu'il soit, suffit, nous semble-t-il, pour montrer l'insuffisance de notre législation en cette matière.

CHAPITRE III

Responsabilité civile de l'hypnotisé (et de l'hypnotiseur). — Irresponsabilité civile de l'hypnotisé d'après les principes actuels sur le fondement de la responsabilité. — Conséquences injustes auxquelles aboutissent ces principes. — Théorie nouvelle de la responsabilité civile basée sur un simple rapport de causalité. — Opinions conformes de Merlin, de Carnot, de Saleilles. — Arrêt du Châtelet et de la Cour de Montpellier. — Application au sujet qui nous occupe.

Nous avons admis que l'acte commis par un hypnotisé (sous l'influence irrésistible d'une suggestion) n'engageait pas sa responsabilité pénale. Mais en est-il de même au point de vue civil ? Question assez délicate et qu'il faut examiner de près.

L'article 1382 du Code civil dit en substance que toute personne qui, par sa faute, cause un dommage à autrui, est tenu à réparation. Mais le dommage commis, la faute constatée, s'ensuivra-t-il nécessairement toujours que l'auteur de l'acte en sera responsable ? Non, d'après la jurisprudence actuelle qui exige que l'auteur du dommage soit moralement responsable de ses actes. Pour elle, l'aliéné par exemple, l'enfant en bas âge, agissant à l'état d'incons-

cience, ne sont pas responsables. Aucune faute ne peut leur être imputée, et ils ne peuvent pas plus être tenus d'une réparation civile qu'ils ne sont justiciables d'une répression pénale.

Or, nous avons démontré qu'une personne hypnotisée n'a plus l'usage de sa raison, que sa volonté est à peu près abolie, qu'elle se trouve momentanément du moins dans le même état que l'aliéné ou l'enfant en bas âge. Dans de telles conditions ses actes ne lui sont pas imputables, et par conséquent, d'après la jurisprudence, elle est civilement irresponsable.

Et, en effet, avec les théories actuellement dominantes, nous ne voyons pas bien comment pourrait être engagée la responsabilité civile d'un hypnotisé, puisque nous reconnaissons qu'il n'est pas punissable. Et, cependant, il est évident que la jurisprudence n'admettant pas la responsabilité civile, aboutit parfois à des conséquences injustes. L'hypnotisé millionnaire qui met le feu à la cabane de son voisin, ne devrait-il pas être tenu de rembourser la valeur de l'immeuble ? Ne serait-ce pas de la plus stricte équité ? D'autant plus que cette responsabilité et la réparation qui en découle n'entraînent avec elle aucune flétrissure. Elles n'engagent pas l'honorabilité de l'auteur du dommage. Ce n'est pas une peine comme l'amende ou la prison ; c'est une indemnité légitime à celui qui a souffert, qui a

été lésé ; et elle doit exister malgré l'irresponsabilité morale de celui à qui la faute est imputable.

Ce principe de causalité permet de comprendre qu'il peut exister une responsabilité civile indépendante de toute responsabilité pénale. Cette dernière, en effet, suppose nécessairement chez le coupable l'existence de la raison et de la liberté ; tandis que ces qualités ne sont pas exigibles pour le premier. C'est, du reste, ce que certains auteurs réclament. Ils ne sont pas d'avis que l'irresponsabilité pénale de l'auteur d'un dommage entraîne le plus souvent son irresponsabilité civile, et, s'ils admettent que ce dernier, dépourvu de l'intelligence nécessaire pour comprendre ce qu'il fait, ne doit pas être, en effet, punissable corporellement, ils regardent au contraire comme injuste, qu'il soit dégagé quand même de toute responsabilité civile.

Ainsi Merlin dans son *Répertoire* à l'article. Démence, dit : « Quoique la démence soit un motif pour soustraire l'insensé à la peine publique que mérite le délit par lui commis, néanmoins ses biens répondent des dommages-intérêts qui en sont la suite. » Et plus loin. « Oui, sans doute, les biens de l'accusé répondent, nonobstant sa démence, des dommages qu'il a causés par un fait qui, sans cette circonstance absolument justificative quant à l'ordre public, attirerait sur lui une condamnation pénale. » Et à l'article Blessé, Merlin reprend la même idée. « Un

nsensé, dit-il, qui ferait des blessures à quelqu'un ne commettrait qu'un délit matériel ; cependant ses biens répondent toujours des dommages-intérêts qui pourraient en résulter. » Et l'auteur cite un arrêt de notre ancienne jurisprudence : Un marchand avait coupé le nez à une femme contre laquelle il était en procès. Condamné par le Châtelet à une peine corporelle et pécuniaire, il interjette appel. La preuve de l'aliénation mentale du coupable étant faite, la sentence fut infirmée quant à la peine corporelle, mais fut maintenue avec son plein effet pour les dommages-intérêts.

D'autre part un arrêt de la Cour de Montpellier abonde dans le même sens. Il s'agissait d'un mari à l'état de démence, qui avait assez grièvement blessé sa femme et qui s'était ensuite donné la mort. Ses héritiers furent condamnés à des dommages-intérêts au profit de la veuve, et voici quelques-uns des considérants de la Cour : « Considérant que dans l'application des principes de la responsabilité civile, la loi ne tient compte ni de la volonté, ni de l'intention ; que si l'inexpérience d'un insensé est excusable au point de vue de la répression pénale, quand elle amène un fait dommageable à son auteur, elle n'oblige pas moins ce dernier à le réparer ou par lui-même ou par ceux qui doivent veiller sur lui. »

C'est l'opinion de Carnot (1), qui admet que le

1. Carnot : *Commentaire sur le Code pénal*. Livre I, p. 249, n° 3.

dommage causé par le crime ou le délit, doit être réparé même s'il a été commis dans un état de démence. Toutefois cet auteur fait une distinction.

Il reconnaît la responsabilité civile de l'aliéné, mais non pas celle de la personne qui commet son délit sous l'influence d'une force irrésistible. La raison de cette différence se sent d'elle-même, dit-il, sans qu'il soit besoin d'insister. Enfin c'est l'opinion de divers auteurs modernes, entre autres celle de M. Saleilles (1).

Que penser de cette théorie ? Pouvons-nous l'appliquer au sujet qui nous occupe ? Nous ne le pensons pas ; plusieurs motifs en effet nous incitent à la repousser :

Et d'abord une raison d'équité. Si le principe actuel, basé sur la notion de faute, aboutit parfois, ainsi que nous l'avons montré, à des conséquences manifestement injustes, notre nouveau principe, qui repose uniquement sur l'idée de causalité, conduit également quelquefois à des résultats tout aussi peu équitables.

Reprenons notre exemple de tout à l'heure et supposons encore que, par suggestion, l'hypnotisé ait mis le feu à la maison de son voisin. Si l'hypnotisé est riche et le voisin pauvre, notre principe de cau-

1. Saleilles. *Théorie générale de l'obligation d'après le projet du Code civil allemand*, n° 319.

salité s'applique merveilleusement bien. Il nous permet de donner à la victime du dommage une réparation très légitime. Mais l'hypothèse contraire est également possible ; l'incendiaire peut être pauvre et le voisin millionnaire ; dans ce cas, l'équité commande-t-elle de rendre l'hypnotisé responsable de son acte ? Exige-t-elle qu'il répare le dommage causé de cette manière ? Non évidemment ; et pourtant si nous voulons être logique avec nous-même, nous devons décider que même alors sa responsabilité se trouve engagée. Notre principe nous conduit fatalement à cette injuste conséquence.

Mais, pourra-t-on nous objecter, il y a peut-être un moyen de se tirer d'embarras : Pourquoi dans le premier cas, n'appliquerait-on pas l'idée de causalité et dans le second l'idée de faute ? On arriverait ainsi à une solution parfaitement équitable. Sans doute, et pourtant nous ne pouvons l'admettre. D'abord une pareille manière de raisonner ne serait peut-être pas des plus juridiques ; ensuite et surtout ce serait tomber en plein dans l'arbitraire des tribunaux. Quand dirait-on, en effet, qu'un hypnotisé est riche et par conséquent responsable du dommage ? Quand dirait-on au contraire qu'il est pauvre et par suite tenu à aucune réparation ? La réponse pourrait être assez facile dans le cas d'extrême richesse et d'extrême pauvreté réciproques, mais ces cas-là ne sont pas fréquents et il y a entre eux une foule

d'états intermédiaires où, par la force des choses, la solution serait livrée à la discrétion du juge.

Voilà donc une première raison qui nous engage à repousser la théorie nouvelle ; mais cette raison n'est pas la seule ; il y en a une autre plus grave peut-être parce qu'elle met en jeu la notion de causalité, essence du nouveau système. Dans ce dernier, en effet, une personne quelconque est tenue à réparation par cela seul qu'elle est la cause directe et immédiate du dommage. Mais encore faut-il qu'elle en soit réellement la cause. Et l'est-elle vraiment en notre matière ? Nous avons vu que l'hypnotisé n'était qu'un instrument passif dans la main de l'hypnotiseur. Nous nous sommes même appuyé sur cette idée pour essayer de démontrer qu'il ne serait peut-être pas impossible de considérer le magnétiseur comme auteur principal. Or, un tel individu peut-il bien être envisagé comme la cause du dommage ? Nous ne le croyons pas ; ce serait donner à la notion de cause un sens singulièrement compréhensif et presque anti-juridique, car un sujet de droits est par essence même une personne pensante et non pas une pure machine. Le somnambule ne peut donc pas être regardé comme une cause au sens propre du mot et cette conclusion exclut toute application possible du principe de causalité.

Revenons donc à la vieille théorie de la responsa-

bilité civile, et voyons maintenant comment cette dernière peut s'appliquer à notre sujet.

Supposons d'abord que l'hypnotisé se soit laissé endormir par une personne autre qu'un homme de l'art. Cette personne profite du pouvoir qu'elle détient de l'hypnotisme, pour donner à son sujet une suggestion dont l'accomplissement a entraîné un dommage. La victime de la suggestion devra-t-elle être déclarée responsable? Nous l'admettons sans le moindre doute. Dans ce cas, en effet, l'hypnotisé a évidemment commis une imprudence manifeste. Les dangers de l'hypnose sont assez connus, pour qu'il n'ignore pas ce à quoi il s'expose. L'hypnotiseur n'étant pas médecin, le sujet ne peut arguer qu'il a voulu se soumettre au sommeil magnétique dans un but curatif ou simplement se prêter à une expérience scientifique. En conséquence, bien qu'au moment de la perpétration de l'acte, il n'eut plus sa raison et toute sa liberté, son imprudence initiale nous paraît suffisante pour engager sa responsabilité civile.

Supposons maintenant que l'hypnotisé ait été endormi par un médecin. Il est peu probable que dans ce cas il puisse occasionner un dommage quelconque à autrui. Ce n'est pas cependant impossible. Le déclarerons-nous alors responsable? Non certes. On ne peut pas, dans ce dernier cas, relever de faute à sa charge. Il n'y a eu ni imprudence, ni négligence de sa part. A qui donc un malade se con-

fierait-il si ce n'est à son médecin ? La responsabilité de l'hypnotiseur se trouve donc seule engagée.

Enfin nous donnerons la même solution pour le cas où l'individu, auteur du dommage, aurait été hypnotisé à son insu ou contre son gré. Son irresponsabilité ne peut faire l'objet d'aucun doute.

Quant à la responsabilité civile de l'hypnotiseur, elle ne présente aucune difficulté. Comme complice, en effet, il est tenu directement et solidairement avec l'hypnotisé coupable de l'obligation de réparer le dommage qui a pu être causé.

CHAPITRE IV

Recherche de l'auteur d'un crime commis par suggestion hypnotique

Nous avons signalé à plusieurs reprises l'extrême rareté des crimes et délits commis par suggestion hypnotique. C'est là quelque chose d'assez surprenant, si l'on songe surtout à la grande notoriété des phénomènes de l'hypnose et à la littérature véritablement abondante qui a été consacrée à l'étude des diverses suggestions et notamment des suggestions dites criminelles. Quoi ! l'ennemi de la société, le malfaiteur si prompt d'ordinaire à profiter de toutes les découvertes de la science pour faire plus sûrement aboutir ses sinistres projets, aurait renoncé de gaieté de cœur à se servir de ce moyen en apparence si commode qu'est l'hypnotisme. Il y a là un désintéressement bizarre dont nous sommes fort étonnés. On a fait, il est vrai, beaucoup de bruit, il y a une vingtaine d'années, autour de certains crimes célèbres, et qui semblent ressortir de notre sujet. Pourtant nous ne nous en occuperons pas. Car si ces faits se rattachent à la suggestion en général, ils

n'ont rien ou presque rien à voir avec l'hypnose. M. Bernheim, dans son rapport au Congrès international de Moscou, reconnaît lui-même que la suggestion hypnotique d'actes délictueux n'est pas encore sortie du domaine de la théorie pure. A quoi cela tient-il ? Nous croyons qu'on peut en trouver plusieurs raisons. D'abord, ainsi que nous l'avons dit, le nombre des sujets susceptibles d'accomplir de semblables suggestions n'est pas très considérable. Pour en découvrir un, il faut à l'hypnotiseur criminel beaucoup de temps, de nombreuses recherches et même un hasard heureux. De plus, dans la plupart des cas, quand on a fini par mettre la main sur un individu de ce genre, le sommeil hypnotique ne lui est pas de grande utilité ! On a remarqué qu'en effet, les personnes capables d'accepter dans l'hypnose une suggestion criminelle, l'accepteraient aussi bien et avec autant de facilité à l'état de veille. A quoi bon alors recourir à des pratiques hypnotiques incomparablement plus dangereuses ?

Examinons maintenant une dernière raison. Ne serait-il pas possible qu'en réalité, il y ait eu des actes délictueux commis par suggestion hypnotique, mais dont on n'a jamais soupçonné la nature ni découvert le criminel ? Pour notre compte, nous ne le croyons guère ; néanmoins l'éventualité de cette hypothèse a vivement préoccupé les criminalistes. De nombreuses expériences ont été faites à ce sujet,

et il n'est donc pas sans intérêt d'examiner la question avec quelque détail.

Au premier abord, l'individu qui emploie la suggestion pour commettre un crime, ne semble pas pouvoir être jamais découvert. Nous avons vu, en effet, que l'hypnotisé ne conservait plus à l'état de veille le souvenir de ce qui s'était passé pendant l'hypnose. Lui a-t-on fait accomplir à l'état second un acte délictueux quelconque, il ne se le rappellera plus une fois éveillé. Lui a-t-on, au contraire, pendant l'hypnose, suggéré un acte qu'il devra exécuter à l'état de veille, l'idée de cet acte lui semble émaner de sa propre personnalité. Jamais il n'aura la pensée de la mettre au compte d'un autre. Alors, dira-t-on, l'hypnotiseur criminel va donc jouir d'une impunité complète ? Grande erreur ! Il est possible qu'il soit démasqué ; si, en effet, l'hypnotisé ne se souvient plus pendant la veille des actes qui lui ont été suggérés dans le sommeil, il se les rappellera fort bien, s'il est de nouveau plongé dans le sommeil magnétique. On n'aura donc qu'à endormir la personne soupçonnée d'avoir commis son acte par suggestion et là, en la questionnant avec habileté, on obtiendra d'elle tous les aveux désirables. Rien ne paraît donc plus facile en apparence. Toutefois, dans la pratique, les choses sont un peu plus compliquées.

D'abord, il est fort possible qu'aucun signe ne révèle que le crime ait été perpétré sous l'influence

d'une suggestion. Une personne suggestionnée qui accomplit son acte à l'état de veille ne diffère en rien d'une personne ordinaire. Elle paraît agir *proprio motu* et dans son intérêt personnel. Si donc, l'hypnotisation même n'a eu aucun témoin, les antécédents du sujet, les circonstances particulières dans lesquelles le crime se sera déroulé, seraient à peu près les seuls indices qui permettront de faire supposer une hypnose préalable. Mais admettons qu'il n'y ait aucune difficulté à ce sujet ? que l'on sache pertinemment que la suggestion n'a pas été étrangère à la perpétration du crime. L'auteur sera-t-il découvert pour cela ? Rien n'est moins certain. L'hypnotiseur a pu, en effet, prendre ses précautions, donner ses ordres : ordre à la personne hypnotisée de ne pas avoir, à son réveil, souvenir des suggestions qui ont été données, ordre encore de taire son nom à lui opérateur, ordre enfin d'affirmer avec énergie, que c'est elle et elle seule qui a eu l'idée de commettre l'acte délictueux. Ne peut-il pas également donner à son sujet le nom d'un ennemi ?

Toutes ces suggestions positives ou négatives s'accomplissent avec la même force, la même netteté que les suggestions ordinaires. Comment alors découvrir l'auteur responsable du crime ? De nombreuses expériences ont été tentées dans ce but ; elles ne sont guère probantes. En voici une assez ingénieuse et qui peut réussir. « Vous refusez, dit-on

à un individu endormi, de nous donner le nom de la personne qui vous a suggéré l'acte criminel, eh bien ! soit, nous n'insisterons pas, mais quand vous serez réveillée, vous irez au domicile de cette personne et vous lui serrerez amicalement la main. » Le sujet auquel l'hypnotiseur avait seulement défendu de révéler son nom, accomplit alors à son réveil la nouvelle suggestion qui lui a été faite et qui n'est pas en contradiction avec la précédente.

Que valent en somme ce procédé et d'autres analogues ? Au fond, ils ne sont pas très sûrs. Nous croyons qu'il sera toujours possible à un hypnotiseur habile de déjouer par des suggestions bien faites, les ruses plus ou moins ingénieuses qui peuvent être employées pour découvrir sa personnalité. C'est la conclusion à laquelle se rallie un de nos plus éminents spécialistes M. de Rochas. Le savant auteur soutient qu'il en est de ces procédés comme des expertises médico-légales ordinaires ; elles réussissent souvent, mais peuvent échouer parfois. Toutefois il est bon qu'ils soient divulgués. La possibilité de leur réussite pouvant empêcher des personnes mal intentionnées d'avoir recours à l'hypnose.

Mais ce qu'il faut craindre par dessus tout dans des recherches de ce genre, c'est de suggestionner l'individu et de lui faire dire ainsi des choses auxquelles il ne pense pas et qui ne sont nullement conformes à la vérité. Une expérience très curieuse a

été faite à ce sujet par le docteur Laurent, médecin de la Santé. En raison de son intérêt nous allons la reproduire :

« ... Mais enfin se demande le docteur Laurent (1), les aveux qu'on obtiendrait d'un individu mis ensomnambulisme auraient-ils quelque valeur ? Pourraient-ils être considérées comme l'expression de la vérité ? C'est la question que je m'étais posée.

Il y avait, l'an dernier, à la prison de la Santé, un nommé X... hypnotisable et très suggestible. Cet homme qui avait antérieurement déjà plusieurs condamnations, était accusé de complicité de vol. Voici en deux mots le fait qui avait motivé sa dernière arrestation. X... alla un jour avec sa maîtresse à une foire des environs de son village. Celle-ci vola un cheval avec une voiture et les lui confia en le priant de ramener bête et attelage à la maison, lui disant qu'elle les avait achetés. Telle est, du moins, la version de X....

Je le plongeai en somnambulisme, et essayai de le faire parler, de lui arracher son secret, en annihilant sa volonté. Je demandai donc à X... endormi :

D. — On vous accuse de complicité de vol.

R. — Je suis innocent.

D. — Vous saviez cependant que le cheval et la voiture avaient été volés ?

1. Laurent. *Les suggestions criminelles*, p. 52-53 (1891).

R. — Non, non reprit-il avec énergie. Je n'en savais rien.

D. — Vous le saviez.

R. — Je vous jure que non.

D. — Je vous dit que vous le saviez.

R. — Non, dit-il, déjà plus mollement.

D. — Je vous assure que vous le saviez. Vous le saviez.

R. — Oui, je le savais.

D. — C'est sûr, vous le saviez.

R. — Je le savais.

Quel cas fallait-il faire de cet aveu ? Aucun. La preuve, la voici. Je dis de nouveau à X...

D. — Vous ne saviez pas que la voiture avait été volée ?

R. — Si, je le savais.

X... en répondant ainsi est sous l'influence de ma première suggestion. Sa volonté a été vaincue par la mienne. Il s'avoue et se croit coupable. Je continue, et sa volonté va de nouveau plier sous ma suggestion.

D. — Vous ne saviez pas que la voiture avait été volée ?

R. — Si, je le savais.

D. — Je vous dis que vous n'en savez rien.

« R. — Non, je n'en savais rien, et en effet en ce moment X... ne sait plus s'il le savait ou s'il ne le savait pas. Il croit ce que je lui dis et sa volonté flot-

tante est incertaine et se plie à toutes les absurdités. Je le réveillai : était-il coupable ou ne l'était-il pas ? je n'en savais absolument rien. »

Soyons donc très réservé dans nos conclusions. Noublions pas que l'individu hypnotisé est une cire molle que l'on pétrit à son gré. Aussi tout aveu arraché au moyen de l'hypnotisme doit-il être passé au crible de la raison d'abord, puis étayé, renforcé ensuite par des preuves plus solides. S'en tenir uniquement à un semblable aveu pour accuser quelqu'un ce serait faire montre d'une coupable imprudence.

CHAPITRE V

Aperçu de législation étrangère

C'est en Belgique surtout que la question de l'hypnotisme a vivement ému l'opinion publique. Déjà dans sa séance du 25 novembre 1888, l'Académie royale demandait l'interdiction des représentations publiques d'hypnotisme et la répression des abus qui pouvaient résulter de la pratique de l'hypnose. Ce vœu ne passa pas inaperçu et il aboutit à la confection de la loi du 30 mai 1892.

Voici en quoi elle consiste :

Dans son article 1, elle défend à quiconque de donner en spectacle une personne hypnotisée par lui-même ou par autrui et cela sous peine d'un emprisonnement de quinze jours à six mois et d'une amende de 26 à 1000 francs.

Quiconque dit la loi. Peu importe que ce soit un homme de l'art ou une personne étrangère. L'interdiction est absolue. On comprend sans peine que la loi n'ait fait aucune distinction. Il eût été trop facile sans cela de tourner l'article 1. Un industriel, désireux de donner en spectacle une personne hypnotisée, aurait

pu s'entendre avec un médecin peu scrupuleux pour donner de lucratives représentations. D'autre part, réserver aux médecins seuls le monopole de ces exhibitions ne cadrerait pas du tout avec le but général de la loi, lequel but était d'empêcher par tous les moyens possibles le spectacle de choses considérées comme dangereuses pour la santé et la moralité publiques. Or, ce n'est pas la qualité de médecin dont aurait pu se targuer l'auteur de l'entreprise qui aurait rendu ces exhibitions moins dangereuses. Mais la loi belge se montre encore beaucoup plus sévère.

Il résulte, en effet, des travaux préparatoires que les mots « donner en spectacle » ont un sens extrêmement large et visent notamment aussi bien les spectacles publics proprement dits que les réunions particulières. Il suffit que le but poursuivi ne soit que la simple satisfaction d'un désir de curiosité chez les assistants pour tomber sous le coup de la loi. Mais, par contre, les cliniques, les conférences faites par des médecins aux étudiants seuls, mais auxquels pourraient se trouver mêlées quelques personnes venues là dans un but purement scientifique, échapperont évidemment à l'application de l'article 1 de la loi de 1892.

L'article 2 vise expressément les manœuvres hypnotiques indépendamment de toute idée de spectacle donnée à autrui. Il s'exprime ainsi :

Sera puni d'un emprisonnement de onze jours à

un an et d'une amende de 26 à 1.000 francs, quiconque aura hypnotisé une personne n'ayant pas l'âge de vingt et un ans accomplis ou n'étant pas saine d'esprit, s'il n'est docteur en médecine ou muni d'une autorisation du gouvernement. L'autorisation ne sera valable que pour une année ; elle sera renouvelable, mais pourra toujours être suspendue. En cas de concours avec les infractions prévues par les dispositions légales concernant l'art de guérir, la peine prononcée par le présent article sera seule applicable.

Ici la loi belge fait une distinction entre les hommes de l'art et les personnes ordinaires. Les premiers seuls ont le droit d'endormir les enfants et les fous, les secondes ne pouvant magnétiser que les individus âgés de vingt et un ans et jouissant de l'intégrité de leurs facultés mentales. Nous admettons sans peine cette restriction faite au profit des médecins. Le but qu'ils poursuivent étant toujours un but louable, expérimental ou curatif, rien de plus juste que de leur permettre d'exercer l'hypnose qui n'est en somme qu'une branche de l'art médical, sur les mineurs et les aliénés. Ces derniers comme les autres peuvent en retirer un réel bénéfice. Par contre nous comprenons moins la liberté laissée à un individu quelconque d'endormir les personnes s'il ne rentre pas dans la catégorie réservée aux seuls hommes de l'art. Cette liberté n'est pas, à notre avis, conforme

à l'économie générale de la loi. C'est une concession faite à la liberté individuelle ; mais elle enlève à la loi la plus grande partie de son efficacité.

Aux hommes de l'art, l'article joint les personnes munies d'une autorisation du gouvernement. C'est évidemment pour permettre à certains savants non pourvus du titre de docteur en médecine de poursuivre leurs études sur l'hypnotisme, mais cette autorisation est entourée de toutes les garanties désirables et la faculté de révocation que se réserve le gouvernement suffira notamment à maintenir ces personnes dans les bornes de la plus grande prudence.

Le troisième article de la loi est particulièrement intéressant.

« Sera puni de la réclusion, dit-il, quiconque aura, avec une intention frauduleuse ou à dessein de nuire, fait écrire ou signer par une personne hypnotisée, un acte ou une pièce énonçant une convention, des dispositions, une décharge ou une déclaration. La même peine sera appliquée à celui qui aura fait usage de l'acte ou de la pièce. »

Ce texte vise toute une classe de suggestion particulièrement dangereuse pour l'individu hypnotisé. On peut hésiter, en effet, avant de faire commettre un crime ou délit par suggestion. L'opérateur sait fort bien que si sa manœuvre est découverte, il sera puni avec l'auteur principal, ou même, seul à sa

place. Une telle perspective est de nature à le faire réfléchir.

Tandis qu'avant la loi actuelle, quelle tentation n'avait-il pas de faire commettre les actes visés par l'article 3. Pas de frein, pas de barrière, pas d'obstacle, rien qui pût l'arrêter. La loi pénale n'existait pas pour lui.

Il ne commettait ni vol, ni escroquerie, ni abus de confiance. Il se bornait tout simplement à abuser de l'état particulier dans lequel se trouvait l'individu pour lui faire signer une reconnaissance de dette, ou une décharge à son profit. Il se trouvait ainsi avec l'hypnotisé dans la même situation que vis-à-vis d'un homme ivre ou d'un fou.

Sans doute, dans tous ces cas, l'engagement était nul pour défaut de consentement, mais cela importait peu à l'hypnotiseur. Ce n'était là qu'une question purement civile et la justice répressive, la seule qu'il eût pu redouter, n'avait pas la plupart du temps à s'en préoccuper. Toutes les chances étaient donc de son côté ; le pire qui pouvait lui arriver, c'était l'annulation de l'acte juridique ou plutôt la proclamation de la non-existence de cet acte accompli dans de telles conditions. Encore fallait-il démontrer la fraude, et nous avons vu combien était difficile la découverte du véritable criminel en présence d'un crime accompli par suggestion. Mais ici, en matière civile, le problème était presque insoluble.

Comment, en effet, prouver que l'engagement ou la décharge avait été effectuée dans le sommeil somnambulique, ou par suite d'une suggestion donnée pendant ce sommeil qu'il n'y avait pas eu là un subterfuge imaginé par un débiteur pour s'exonérer d'une obligation pénible à exécuter ? En réalité, le risque était à peu près nul pour l'hypnotiseur. Il convenait donc de décourager par une répression sévère toutes les tentatives de ce genre. C'est ce qu'à fait la loi Belge ; et on ne peut que souscrire aux dispositions de l'article 3.

Cette loi de 1892 se termine par un quatrième article qu'il suffira de citer : « Les dispositions du chapitre VII du livre premier, et l'article 85 du Code pénal sont applicables aux infractions prévues par la présente loi. »

Cette loi si sage dans ses grandes lignes, nous la verrions adopter en France avec plaisir.

Nous n'avons rien pu trouver de semblable dans les autres législations.

La loi belge est la seule, à notre connaissance, qui, en matière d'hypnotisme, a édicté une réglementation spéciale.

CONCLUSION

Nous avons ainsi parcouru les principales questions qui se rattachent à la suggestion hypnotique. Nous avons essayé de démontrer l'insuffisance de notre législation sur cette matière un peu spéciale ; insuffisance qui aurait certainement attiré l'attention des juristes, si des crimes ou des délits sensationnels avaient été accomplis de cette manière. Mais, comme nous l'avons dit — et il n'y a pas à s'en plaindre — toutes ces questions jusqu'à présent ne sont pas sorties du domaine de la théorie pure. Ce n'est pas une raison pour les négliger. Il est préférable, quand un cas nouveau se présente, d'avoir des règles réfléchies à lui appliquer. On ne risque pas ainsi de se laisser influencer par des questions d'espèces et de donner dans l'intérêt de l'équité ou de l'utilité sociale des entorses plus ou moins graves à nos grands principes juridiques.

Il y aurait donc sur tous ces points relatifs à la suggestion hypnotique et à la responsabilité des innovations législatives à apporter. On pourrait, croyons-

nous, entrer résolument dans la voie qui nous a été frayée par nos voisins, les Belges. On pourrait même aller plus loin qu'eux, et réserver, par exemple, aux seuls hommes de l'art les pratiques de l'hypnose et de la suggestion. Est-ce beaucoup demander au fond ? Ce ne serait en somme faire pour la suggestion hypnotique que ce qui se pratique déjà pour les substances toxiques ; or, il y a entre ces deux sortes de choses une analogie très prononcée. Quoi qu'il en soit, nous bornerons là nos vœux et nous laisserons à de plus habiles et de plus expérimentés le soin de trouver une réglementation qui puisse cadrer avec ces trois grandes règles : les principes du droit, la justice naturelle et l'intérêt social.

Vu : le président de la thèse :

LE POITTEVIN

Vu : le Doyen,
LYON-CAEN

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

LIARD

